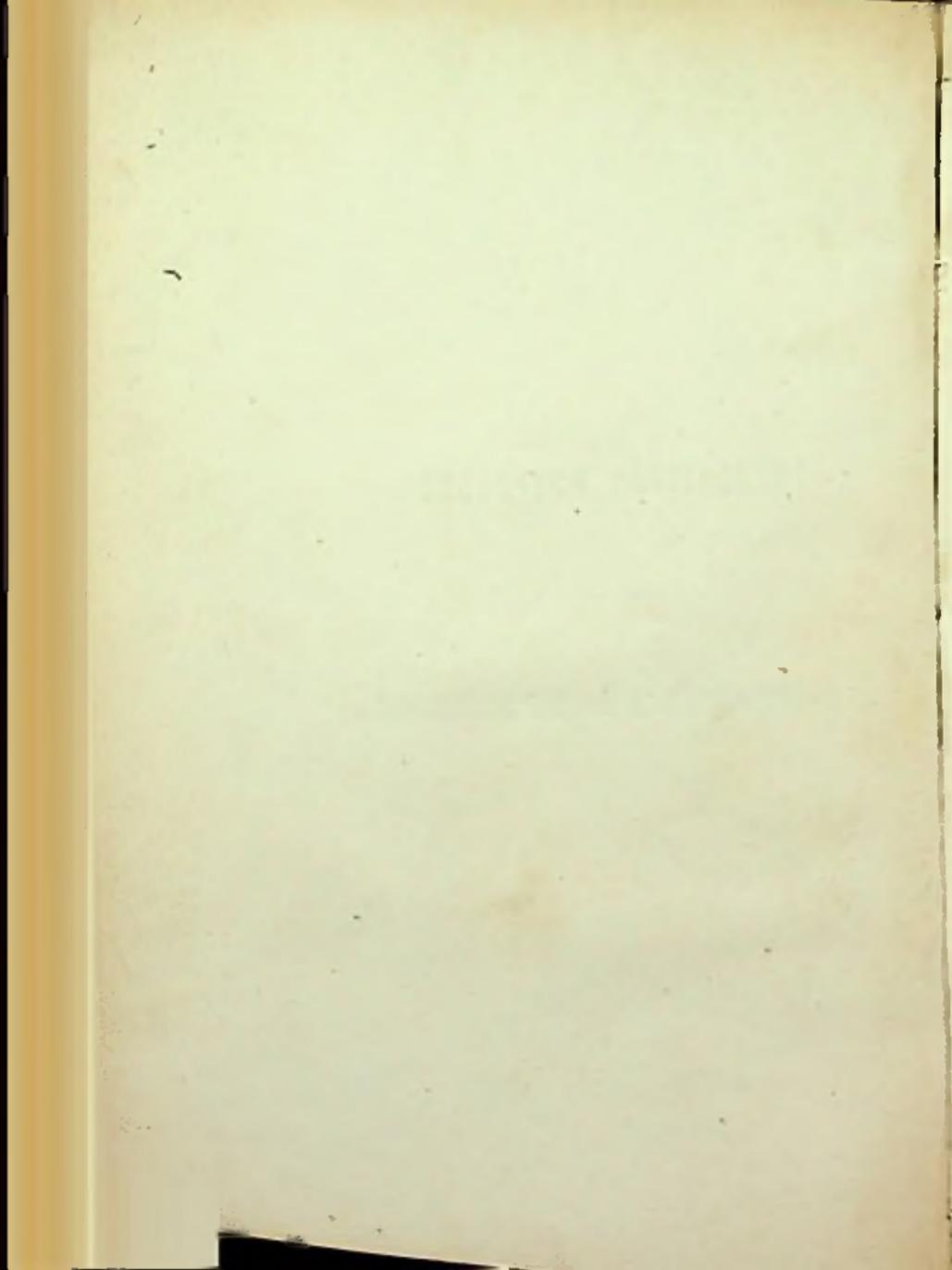


RÉVÉLATIONS NOUVELLES

SUR LE

MONDE DES ESPRITS.



RÉVÉLATIONS NOUVELLES

SUR LE

MONDE DES ESPRITS

Pour servir de Complément au Livre de M. H. Carion
SUR L'ÉVOCATION DES ESPRITS.



PAR

NOIRAC ET HIRNE

PARIS.

LEDOYEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Palais-Royal, Galerie d'Orléans, 51.

1854.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Le succès du petit livre dû à la plume enchantée de M. Carion, a excité l'émulation de deux néophytes des sciences démonologiques qui, sans s'être donné le mot, ont entrepris d'expliquer et même de compléter l'historique du voyage d'exploration entrepris par le nouveau docteur Faust, dans les diverses régions du monde surnaturel. Il nous semble qu'un vif intérêt doit s'attacher à des travaux de ce genre, à cause surtout des rapprochements que l'on doit s'attendre à y rencontrer, encore que le point de vue où les deux auteurs se sont placés soit du tout différent : le premier ayant, contrairement au sentiment de Montaigne, distillé la cigüe de la critique, là où, autrement inspiré, le second n'a eu recours qu'à l'ellébore de la parodie.

SIMON, ÉDITEUR.

PREMIÈRE SOIRÉE.

Je venais de parcourir le livre de M. H. Carion, sur l'évocation des Esprits.

Les pieds sur les chenets, l'œil fixé sur les tisons de l'âtre, je m'étais laissé aller à cette méditation un peu vague, un peu décousue, un peu

distracte, qui, pour un lecteur sérieux, est le complément obligé de toute lecture. Il faut bien se recueillir, pour fixer les impressions fugitives, enregistrer et classer dans les archives de la mémoire, les faits de quelque importance, les mots heureux et d'un facile placement, les idées neuves, qu'on peut laisser vieillir, pour, en temps opportun, se les approprier et les remettre en lumière, en dissimulant leur âge et leur véritable origine; enfin pour asseoir son opinion sur l'œuvre nouvelle. Il faut bien se munir de faits et de citations pour ceux qui ne lisent pas, de preuves et d'objections, pour ceux qui ne réfléchissent pas; s'armer des traits de la satire contre les admirateurs, de l'encensoir, contre les détracteurs, afin de ne pas abdiquer sa personnalité, et de tenir tête à tout le monde.

Le sage dit selon les gens :
Vive le Roi ! vive la Ligue !

Un vrai critique prend le contre-pied.

Dans l'espèce, je me sentais porté à faire cette revue des mots et des choses, avec une attention plus scrupuleuse que de coutume. Le petit livre, encore ouvert sur ma table, et qui dans son format nain, n'avait pas l'air plus imposant qu'un double almanach de Liège, ce petit livre allait avoir un grand retentissement. Son titre seul suffisait pour affriander les lecteurs. Les matières qu'il traite ont de tout temps et en tous pays, joui du privilège de piquer la curiosité des hommes d'imagination, dits esprits faibles, et des hommes sans imagination, dits esprits forts. Et puis c'est un livre du crû, et à ce titre seul, il méritait des égards particuliers. Maintes fois j'ai rencontré l'auteur, sur le trottoir et la chaussée ; je puis le rencontrer encore. Et quelle violence ne faut-il pas se faire pour, dans cet homme que l'on coudoie, voir l'auteur d'un livre remarquable, l'évocatour des esprits intermédiaires, le souverain d'un monde inconnu et inaccessible au commun des hommes.

Je rêvais donc, ou plutôt je méditais. L'importance du sujet faisait prendre à ma pensée une tournure de plus en plus grave. Je voulais, pour moi-même, fixer mon jugement, et peser scrupuleusement le pour et le contre. Je me demandais si toute cette fantasmagorie, tour à tour plaisante et terrible, n'était pas un jeu où l'auteur, homme d'une imagination riche et hardie, mais déréglée, s'était complu à secouer les faibles, ébranler les forts, et tenir un instant dans le doute des milliers de lecteurs. Ce sont là jeux de poète, et M. Carion, prévention favorable à ma thèse, est, ou a été poète.

Je me demandais si ce n'était pas là le cri de guerre d'un journaliste désœuvré, qui, ne pouvant parler politique, donner des conseils aux puissances européennes sur la question d'Orient, diriger les opérations militaires sur le Danube et la mer Noire, tancer le gouvernement qui se permet de marcher sans lisières, prendre à partie le tiers et le quart, se sentant engraisser d'ennui, et

voyant sa plume se couvrir de mucus dans l'écritoire, éprouve tout-à-coup un furieux besoin de lutte, de combats, de polémique, et lance dans le courant de la publicité un brûlot littéraire, dont l'explosion doit soulever la tempête des objections, des contradictions, des réfutations. Et alors, tant mieux ! Bataille ! Bataille ! Grands coups de plume, de part et d'autre ! l'encre coule à flots ! les journaux si cois, si froids, si muets, s'animent, s'échauffent, retentissent, et cependant l'imprimeur fait ses petites affaires.

Je me demandais, (on est si hardi, si indiscret, même avec son *moi*, comme parlent les philosophes), je me demandais, tout bas, bien bas, si ce n'était point là une simple spéculation de librairie. Eh mon Dieu ! ne vous récriez pas ; cela s'est vu ! Ne serait-ce point, me disais-je, un moyen tout naturel de suppléer aux maigres émoluments du journalisme, et d'utiliser, à *grand prouffict de mesnaige*, le chômage des presses paternelles ? Je l'avoue à ma honte, mes

yeux se reportaient sans cesse, et comme malgré moi, sur cette ligne fatale, qui me paraissait un trait de lumière : « *Imp. H. Carion Père, rue Richer, 20, Paris.* » Somme toute je n'étais pas très favorablement disposé pour le livre, et pour l'auteur. Je regrettais sordidement mes quarante sous; et l'association des idées, faculté décevante s'il en est, me reportait au télescope d'Herschell aux vespertillons de la lune et au serpent de mer du *Constitutionnel*.

Une fois entré dans cette voie de dénigrement et de scepticisme, je ne m'arrêtai point au doute philosophique; j'atteignis bientôt les limites extrêmes de l'incrédulité. Je me mis fièrement sur le pied de guerre; je jurai bien de dire du livre tout le mal possible, si je pouvais me décider à avouer que je l'avais acheté, chose qui, en ce moment, me paraissait le comble de la folie. Eh bien! me dis-je alors, puisque je me suis laissé prendre comme un enfant, poussons la sottise jusqu'au bout! amusons-nous, personne n'en

saura rien, à nous donner à nous-mêmes une petite scène de nécromancie. Aussi bien suis-je dans les meilleures conditions pour jouer à ce jeu sans danger pour ma cervelle. J'ai l'esprit parfaitement libre : point de préoccupations tristes, ou même sérieuses ; mon estomac fonctionne admirablement ; je n'ai point à redouter ces hallucinations qui naissent d'un cerveau fatigué ou d'un estomac malade. Et pour me préparer dignement à cet enfantillage, je me mis à parcourir la philosophie occulte de C. Agrippa, et les fantastiques élucubrations de Pierre d'Abano et de l'abbé Trithème. La démonomanie de Bodin fut aussi consultée, pour mettre le Néophyte dans des dispositions favorables à sa prompte initiation. Je voulais essayer, d'après les procédés qu'indique M. Carion, de répéter ses expériences. Je voulais m'administrer, sans témoins, une preuve triomphante, irréfragable, que j'avais été la dupe d'un titre séduisant, et que mes pauvres quarante sous étaient tombés dans la

poche d'un libraire mystificateur, jouant le rôle du *Fou qui vend la sagesse*.

En conséquence de cette belle résolution, je préparai l'œuvre magique, riant comme un enfant, et baragouinant quelques formules empruntées aux grimoires, dont ma table était alors couverte. Quand cet éclat de puérile gaité se fut calmé, un peu honteux vis-à-vis de moi-même, de cette échappée d'écolier, machinalement je rouvris le petit livre. Je relus les expériences capitales sur lesquelles l'auteur fonde ses convictions. Le charme opérait insensiblement ; les préventions s'évanouissaient ; les objections perdaient de leur force ; mon scepticisme s'ébranlait. Après tout je ne me pique pas d'être un esprit fort : tant de choses sont vraies, qui étonnent mon esprit et révoltent ma raison bornée ! Pourquoi ces mystères du magnétisme animal, ces communications occultes avec les êtres immatériels, seraient-elles rejetées sans examen et sans contrôle ? Je laissai tomber le petit livre qui me

brûlait les doigts, et, cette fois, avec une sorte de tremblement intérieur, rassemblant toute l'énergie morale dont je suis capable, je bandai les ressorts de ma volonté, et, faisant un appel mental aux esprits intermédiaires, j'attendis !

Combien de temps se prolongea cette sorte d'éréthisme intellectuel, je l'ignore. La pensée qui s'était violemment emparée de mes facultés, semblait se matérialiser, pour ainsi dire, toucher par tous les points aux parois de mon cerveau, et faire efforts pour en agrandir, par une pression graduelle, les inflexibles limites

Soudain, un tressaillement nerveux ébranla tout mon être. Les perceptions extérieures, auxquelles une préoccupation trop exclusive semblait avoir fermé tout accès, revinrent en foule m'assaillir. D'étranges et vagues fantômes remplissaient ma chambre; des bruits inconnus importunaient mes oreilles. Je sentis instinctivement que des relations s'établissaient entre les êtres surnaturels et moi; ma main trem-

blante saisit la plume, et d'une voix qui me parut retentir comme l'explosion d'une arme à feu, je criai : qui est là ?

Aussitôt je sentis mes doigts raidis se détendre, mes articulations s'assouplir, mes phalanges se mouvoir, et je vis la plume, conduite par un mécanisme indépendant de ma volonté, écrire lettre à lettre ce mot bizarre : VISOBUT.

Je l'avoue, je fus enchanté de la rencontre. Pauvre néophyte sans expérience, j'aurais pu me trouver mis en rapport avec un Mauvais Esprit, qui se serait joué de moi, et m'aurait pour toujours dégoûté de renouveler ces intéressantes expériences. Aussi, comme il arrive quand on est resté longtemps sous l'empire d'une grande épouvante, et que, la cause connue, on voit que l'imagination avait exagéré les périls, j'éprouvais une réaction en sens contraire, et j'interrogeai le lutin favori de M. Carion, comme une ancienne connaissance. Je parlais, il écrivait, se servant de ma main et de ma plume,

avec un sans façon qui me charma d'abord : à la longue cela m'a un peu fatigué.

— Pourquoi, lui demandai-je, sans autre préambule, écris-tu ton nom *Visobut* (j'épelai le mot), et non pas *Vise-au-but*, ce qui me paraît plus correct ? Est-ce un vocable de la langue Huronne ? Quel sens peut-on lui donner ?

Visobut. — Ce n'est pas un mot Huron : c'est un composé français que j'ai forgé pour mon usage ; et je l'écris avec cette orthographe excentrique pour dissimuler un peu le *but* auquel je *vise*.

moi. — Quel est donc ce but ?

visobut. — Regarde au recto de la dernière page du petit livre.

moi. — Eh bien ! qu'y a-t-il ? j'y vois ce qu'on voit au recto de la dernière page de tous les livres, petits et grands : le nom de l'imprimeur et son adresse.

visobut. — Et cela ne te suffit pas ?

moi. — Non.

VISOBUT. — Bienheureux les pauvres d'esprit !
moi. — Tu ne veux pas être plus explicite ?

VISOBUT. — Non.

Je jugeai imprudent d'insister. Je craignais que le lutin volage et irritable, comme tous les êtres de sa nature, ne rompit brusquement l'entretien, si je paraissais vouloir porter atteinte à son indépendance.

Je changeai de conversation et demandai à Visobut des nouvelles de son ami Lusel, dit *(Œuf-de-Rose)*.

visobut. — Je suis brouillé avec lui : c'est un sot et un prétentieux. Il s'appelle tout bonnement Lusel, ce qui ne signifie absolument rien (1), et il veut se faire appeler Œuf-de-Rose, ridicule alliance de mots et d'idées, à

(1) Visobut est dans l'erreur : Lusel en hébreu signifie *Esprit moqueur* ou *pervers* selon qu'on le

dérive de $\text{V, } \text{J}$ (*bouts-railles*) ou de $\text{ל, } \text{J}$

(*louz—devenir méchant*).

mon avis. Je lui en ai fait l'observation : il m'a répondu sur un ton aigre-doux, que si l'on dit correctement une *rose à peine éclos*e, on peut dire par analogie *un œuf de rose*. J'ai ri de cette conclusion saugrenue : Il s'est fâché ; nous nous boudons.

Je cessai alors de questionner le lutin, non que ma curiosité fut complètement satisfaite, l'appétit, comme on dit, me vient en mangeant ; mais j'éprouvais le besoin de me recueillir un instant, pour savourer le plaisir inquiet d'une situation si nouvelle pour moi. Et moi aussi j'étais donc un adepte de cette science redoutable ! Et moi aussi j'avais désormais à ma discrétion, des légions d'Esprits, capables de suppléer aux défaillances du mien ! Car pourquoi les autres lutins seraient-ils moins dociles à

Nous avons cru être agréable à ceux de nos lecteurs qui ne savent pas l'Hébreu, en leur donnant les racines probables du nom de Lusel, en caractères hébraïques.

mon appel, moins complaisants que Visobut, un Américain, un Huron, un Sauvage! Je me voyais roi de l'air jusqu'au deuxième ciel exclusivement, et je trouvais mon empire assez étendu pour mon ambition, quoique je n'en connusse pas les limites précises. J'oubliais dans la joie de mon triomphe, que les pays nouvellement découverts, sont au premier occupant, et qu'en m'établissant ainsi sur les domaines du Maître, je commettais un acte d'usurpation qualifiée.

Du reste, je prenais assez mal mon temps pour me livrer à ces réflexions. Étais-je donc si sûr de fixer le volage habitant de l'air? Sa brouillerie avec Lusel ne m'avait-elle pas révélé sa susceptibilité? Choqué de mon inconvenant silence, il m'avait, sans doute, fait *un adieu à la Française*.

Je croyais si bien Visobut en route pour le deuxième ciel, que, trouvant ridicule de faire, à haute voix, un appel qui devait rester sans ré-

ponse, et voulant cependant ne rien négliger pour renouer un entretien qui m'intéressait au plus haut degré, je l'évoquai mentalement. Aussitôt, la plume qui n'était plus soutenue par mes doigts, avait, en vertu des lois de la gravitation, repris une position parallèle à la ligne de terre, se redressa sous un angle de 45 degrés, et je vis, avec une joie indicible, des caractères d'une écriture connue, former cette phrase aussi brève que rassurante : Je suis là !

J'admirai cette concision, mais je n'en fus point étonné : c'est une qualité de style que le Maître a constatée chez les Esprits. Quant à moi, les plus célèbres exemples de laconisme, me semblaient faibles, auprès de cet énergique et significatif : « *Je suis là!* » Et je dis à Visobut : Puisque tu es assez bon pour ne te point formaliser de mes distractions involontaires, je me permettrai de t'interroger encore sur quelques points qui me tiennent en suspens.

— Comment se fait-il que mort dans un âge

aussi tendre (*trois ans et cinq mois*), Huron, comme tu te glorifies de l'être, tu parles, ou plutôt tu écrives le français d'une manière aussi intelligible ? Tandis que des esprits appartenant à des individus nés français, et pas du tout Hurons, morts dans l'âge adulte, font, *post obitum*, des fautes d'orthographe à faire dresser les cheveux sur la tête des instituteurs primaires les plus chauves ?

VISOBUT—(ou plutôt ma plume, cette fois sans le secours de ma main, dont jusque là j'avais trouvé l'assistance aussi inutile que fatigante). En ma qualité de *tutin de l'air*, je parcours sans cesse la *moyenne* et la *basse région*, et volontiers, je séjourne dans cette dernière : les habitans en sont si bêtes, et partant si réjouissants ! J'ai donc eu toute facilité pour m'instruire, et j'en ai profité. Même, par un reste de vieille habitude, je visite encore assez souvent les établissements d'instruction, à la grande joie des écoliers, au grand scandale des professeurs. C'est moi qui

attache au plafond des classes et des salles d'études, les bons-hommes de papier, qui introduis les hannetons, couvre les murs d'inscriptions injurieuses pour les maîtres, et de caricatures qui ne ressemblent à rien, et dont cependant tout le monde reconnaît les originaux. J'ai fait comme tu le vois, des études complètes et en règle, mais je ne suis pas bachelier.

Le bavardage du lutin m'amusait : cependant si là devaient se borner tous les avantages de l'évocation des esprits, je me disais à part moi, que le jeu n'en valait pas la bougie. Si l'entretien jusqu'ici n'avait pas été plus sérieux, ce n'était pas que je ne fusse bien impatient de me faire élucider des points d'un haut intérêt. J'aurais voulu savoir du Lutin, si, se trouvant avec un poète, il n'avait pas fait preuve de plus d'imagination que de véracité, en racontant à M Carion ses voyages prétendus dans le Soleil, la Lune et les autres planètes ; les observations qu'il y avait faites, les mesures exactes qu'il y

avait prises de la taille des habitants. S'il soutenait devant moi un pareil roman, il aurait cette fois affaire à un auditeur ou, plutôt, à un lecteur moins bénévole. J'étais hérissé de questions épineuses. Comment concilierait-il son système cosmographique et anthropologique, avec le dogme fondamental du péché originel, avec celui de la Rédemption ? Comment pourrait-il accorder... J'en étais là de mes propositions agressives, quand soudain je vis la plume emportée par un mouvement rapide, et comme fébrile, écrire cette phrase peu aimable :

visobur. — Ah ! tu deviens sérieux, captieux, insidieux ! Ah ! tu veux m'induire en controverse ! Adieu ! Je ne suis pas théologien. Évoque Saint-Thomas, c'est son affaire.

moi. — Un moment, de grâce ! J'ai pour les Saints un respect tel, que je me ferais scrupule de les contraindre à se mettre à la disposition d'un pêcheur comme moi. D'ailleurs je ne te demande que d'établir la vérité des faits avancés

par toi. As-tu, oui ou non, trouvé les planètes habitées comme tu le prétends? et leurs habitants sont-ils dans les conditions que tu as spécifiées?

visobur. — N'en parlons plus. J'entends fort bien le corollaire que tu ajoutes mentalement à ta question. Tu dis que cette doctrine admise, renverserait la religion par la base (le lutin répondait, en effet, à ma pensée). Je ne suis pas théologien, te dis-je, je suis lutin, et n'ai aucun penchant pour la Dialectique. D'ailleurs un entretien aussi prolongé n'est pas dans mes habitudes. Je trouve ta chambre froide; ta bougie est usée; où irai-je me chauffer si elle vient à s'éteindre? Je suis toujours ton serviteur, mais je veux avoir mes libres allures : diversité c'est ma devise. Bonsoir! va te coucher.

La flamme de ma bougie s'abaissa brusquement, comme sous le coup d'aile d'un oiseau nocturne, et je restai dans l'obscurité. Je me levai alors un peu confus, et gagnai à tâtons mon lit.

Ma vieille gouvernante, qu'à diverses reprises j'appelai par distraction, *Yisobut*, me crut fou d'abord, se fâcha ensuite, et me donna en grognant un lait de poule à la glace.

Tout n'est pas rose, ni même *œuf-de-rose*, dans la vie extra-naturelle.

A peine endormi, je rêvai que Visobut cédant à mes instantes prières, consentait à se manifester à moi sous une forme sensible. Tantôt je le voyais portant le costume et les *armes* des persécuteurs de M. de Pourceaugnac; tantôt sous la figure d'un homme à l'œil vif et malin, et coiffé d'un bonnet triangulaire : assis devant une table à écrire, il tirait à vue sur toute une population de badauds, et au moyen d'une presse microscopique imprimait par milliers des lettres de change de quarante sous.

DEUXIÈME SOIRÉE.

Je l'avoue, le ton léger de Visobut, ses réticences, ses réponses énigmatiques, m'avaient inspiré de vagues soupçons. Ce n'est point un Esprit mauvais, me disais-je ; mais c'est peut-être un ami compromettant. Je songeais au

moyen d'évoquer un Esprit sérieux qui voulût bien se mettre en rapport avec moi, et résoudre les difficultés que la lecture du petit livre, et les logoglyphes de Visobut avait soulevées dans mon intelligence étonnée.

Le soir venu, (il me semblait que les communications avec le monde invisible devaient être plus faciles le soir), j'allumai plusieurs bougies, dans la prévision que des lutins frileux pourraient m'honorer de leur visite, et une fois en mesure de leur offrir l'hospitalité qui paraît être le plus de leur goût. je procédai à l'évocation.

Par une méditation profonde, une forte contention de la volonté, j'essayai d'établir entre les êtres immatériels et moi, ces courants magnétiques, dont le Maître exploite si habilement la merveilleuse influence.

Je craignais bien parfois la visite des Esprits mauvais; mais le petit livre était là, qui, avec la lucidité, la netteté qui ont un de ses mérites,

me donnait de triomphantes recettes, pour reconnaître les bons et exorciser les mauvais.

Que risquais-je, après tout ? d'être un peu berné, un peu bafoué, un peu mystifié ? De voir ma plume écrire, malgré moi, des fadaïses, des platitudes, signées d'un nom quelconque en *et*, comme en a consigné un bon nombre, le Maître lui-même. Si les Démons ont bien pu se jouer de l'Hiérophante en personne, de l'homme qui se croit autorisé à troubler dans leur extase, les Bienheureux admis à la contemplation immédiate du Saint des Saints, irais-je, moi, initié d'hier, me formaliser de me voir traiter un peu en *béjaune* ?

Visobut m'avait bien conseillé de m'adresser directement au grand théologien d'Aquin : mais le conseil était sans doute ironique.

D'ailleurs, j'étais convaincu, et je le suis encore, que pour communiquer avec les Saints, le seul moyen efficace, le seul magnétisme à em-

ployer, c'est de les prendre pour modèles, et d'être saint soi-même.

Je me contentai donc de formuler mentalement, comme je l'avais fait la veille, le désir d'entrer en communication avec les Esprits. J'espérais que les préoccupations sérieuses qui remplissaient alors mon âme, effraieraient les Follets et les Farfadets, et me vaudraient la visite d'Esprits au moins adultes et muris par l'expérience.

L'attente me parut plus longue que la veille. Partagé entre la crainte d'un échec, et l'espoir de résultats de plus en plus intéressants, je perdais patience, et par des mouvements désordonnés de l'âme, j'interrompais l'émanation des *effluves magnétiques*.

Enfin, plus maître de moi, j'étais arrivé à cet état de complète abstraction qui m'avait d'abord si bien réussi. Soudain un frémissement *suü generis*, et que, pas plus que le Maître, je n'essaierai de définir, me prouva que les rela-

tions magnétiques étaient établies. Qui es-tu ? m'écriai-je , ne doutant point de la présence de l'impalpable visiteur. Alors , sans que ma main touchât la plume, sans que la plume se levât et se mût, je vis apparaître en caractères phosphorescents ce nom de bon augure : NABIEL (1).

Décidément j'étais heureux dans mes débuts. Ce monde surnaturel, que le Maître représente, comme tout plein d'embûches et de chausse-trappes, se révélait à moi sous un aspect fort rassurant. Car comment se défier d'un Esprit dont le nom , dans la Langue Sainte signifie : *le messager de Dieu.*

Eh bien ! lui dis-je, Nabel, veux-tu répondre à mes questions ?

NABIEL.—Oui.

(1) Nabel de נַבִּי (Nabi-Messenger) et , עַל

(El — Un des noms de Dieu.)

MOI. — A toutes, et sans réserve ?

NABIEL. — Non.

MOI. — Quelles seront donc les limites de ta discrétion ?

NABIEL. — Toute question relative à la politique nous est interdite, en vertu d'une convention internationale passée dernièrement entre les Puissances de la terre et celles de l'air. Tout ce qui touche aux Saints-Mystères de la Religion, est le domaine exclusif de Dieu et de ses Elus, ni les hommes, ni les Êsprits ne sauraient y toucher sans péril et sans sacrilège.

Ainsi s'expliquait pour moi l'embarras et l'impatience qu'avait trahis la réponse de Visobut, quand je voulus soulever la question des habitants de la lune et autres planètes, et la lui faire traiter au point de vue religieux. Que de lacunes regrettables dans les renseignemens que j'avais espéré obtenir ! Cependant il fallait bien en prendre mon parti, et moitié par dépit (quand on n'ose pas se fâcher, on dit des fadaises) moitié

pour me faire valoir auprès de mon nouvel interlocuteur, je lui dis :

MOI. — On ne connaît donc pas le système métrique dans le monde des Esprits? Visobut, un lutin de mes amis, (j'insistai sur la qualité) avec qui je m'entretenais hier, mesure encore par pieds, pouces, lignes. C'est bien *vieux style!*

NABIEL. — Si tu m'as appelé pour des motifs aussi peu sérieux, je vais me retirer.

MOI. — Pardonne-moi, messager divin, j'ai pris de mauvaises habitudes avec Visobut, et...

NABIEL. — Tu es un sot, et Visobut est un *polisson!*

Je fus vivement frappé de ce mot « Polisson » qu'un Esprit évoqué par le Maître avait déjà employé. C'est sans doute un terme appartenant à l'idiôme extra-naturel. Je n'en connais pas l'étymologie, mais je doute qu'il soit hébreu.

La réponse de Nabiel était empreinte de quelque mauvaise humeur et je n'avais pas lieu d'être flatté de la qualification qui m'y était donnée,

quelque juste qu'elle put être d'ailleurs. Mais au moins je savais à qui j'avais affaire. Tant d'austérité ne pouvait se concilier avec des intentions, ou malveillantes, ou ironiques. Je m'observai davantage, et demandai respectueusement à Nabel s'il connaissait donc le lutin Visobut, et qu'elle était sa réputation dans le monde invisible.

NABEL. — Visobut est un intrigant. Tantôt affectant des allures sérieuses et magistrales, tantôt prenant le ton enjoué et badin, il ne cherche qu'à donner le change sur sa nullité foncière et son égoïsme. Il s'est fait un parti dans la *basse-région* ; mais de graves et fréquentes inconséquences lui ont enlevé l'estime de la plupart de ses anciens amis. Il se pique de pénétrer partout, de savoir tout et de tout expliquer. C'est un demi-savant, qui comble les lacunes de son érudition avec les matériaux fournis par une imagination dévergondée. Il l'aura sans doute conté des merveilles de ses voyages supposés

dans le Soleil, la Lune, et les autres Planètes : c'est son thème favori. Il fait ses délices des œuvres de Cyrano de Bergerac, des voyages de Gulliver, et de Nicolas Klimins de l'*Histoire Véritable* de Lucien, qu'il lit dans une méchante traduction française, malgré sa prétendue omniscience. Visobut n'ignore pas plus que nous que, des astres qu'il cite, les uns sont des sphères entièrement refroidies, et qu'une température trop basse rend inhabitables; tandis que les autres encore en ignition, ne pourraient nourrir que des Salamandres... Cela ne l'empêche pas de soutenir avec le même aplomb toutes ses fables renouvelées des Grecs et autres. Comme dans toutes les régions de l'univers où ne pénètrent que des rayons affaiblis de la suprême intelligence, le nombre des sots est fort grand, Visobut trouve, sur la terre et dans l'air, des auditeurs complaisants, dont l'aveugle admiration et l'engouement stupide suffisent à sa vanité. Bref, tu ne pouvais choisir pour faire ton entrée dans

le monde des Esprits un guide moins sage et plus compromettant.

Je trouvais Nabel bien sévère. Au fond du cœur, je me sentais toujours un grand faible pour le *petit Huron* qui m'avait amusé, et auquel je devais de la reconnaissance pour avoir, le premier, répondu à mon appel.

Toutefois, je me gardai bien de faire part à Nabel de mes impressions et je lui dis :

MOI. — Si je ne craignais d'abuser de ta complaisance, je te soumettrais quelques doutes que la lecture du *petit livre* qui fait tant de bruit, a fait naître en moi.

NABEL. — Parle, mais ne touche pas aux sujets réservés.

MOI. — Loin de moi la pensée de suspecter la bonne foi de l'auteur ! Visobut répondant à mon appel, et toi, esprit plus grave, et sans doute d'un ordre plus relevé, vous êtes des preuves invisibles et impalpables, il est vrai, mais péremptoires, que le maître n'a pas pris et donné

ses rêves pour des réalités. Pour moi, tout ce qu'il dit sur la possibilité d'établir des communications entre les Esprits sans corps et les corps qui n'ont guère d'esprit, est parfaitement conforme à la vérité, je l'ai constaté moi-même. Cependant *lui-même* l'a dit, *ipse dixit* : Il faut un *guide*, un *gouvernail*, une *boussole* pour se diriger dans le monde des Esprits. Je ne suis point assez lié avec M. H. Carion pour lui emprunter ces *instruments nautiques*, qu'on se procure difficilement à trente lieues de la mer, j'ai recours à toi pour me piloter.

Et d'abord M. Carion, dans son petit livre, parle d'un *docteur médecin de la paroisse*, *ami des Esprits*, et *convertissant à sa croyance*, le *curé et le docteur*, son *confrère*. Je ne comprends pas bien ce détail, empreint sans doute des habitudes de langage de *l'autre monde*.

NABIEL. — Je ne connais pas l'institution du *Médecin de paroisse*, les médecins ne sont point amis des Esprits, quoique beaucoup aiment l'es-

prit et que plusieurs en aient *quantum satis* pour leur usage ; les médecins n'ont jamais converti les curés à leur croyance : l'inverse s'est vu quelquefois ; enfin je ne sache pas que les curés aient jamais eu des docteurs en médecine pour confrères.

MOI.—Pourrais-tu me dire quel est ce B.
homonyme d'une ville du département du Nord ?

NABIEL. — Bailleul.

MOI.—Y a-t-il encore des *génies protecteurs* des villes ?

NABIEL.—Non. Il n'y en a jamais eu. Cette croyance est morte avec le Paganisme qui lui avait donné naissance et l'autorisait.

MOI.—Pourquoi le nombre des messes demandées par l'âme de B. . . était-il limité à *sept* ?

NABIEL.—Parce qu'il faut une limite. Et puis ,
comme tu sais :

Numero Deus impare gaudet.

MOI.—Oui, oui ! « le numéro Deux se réjouit

d'être impair » Nous avons traduit cela au collège.

Mais je voudrais bien connaître l'*Alphabet* dont se sert le Maître, pour abrégé la besogne des Esprits qui viennent converser avec lui. Il a du vous en faire passer à tous un exemplaire. Ce n'est pas long, un alphabet de signes abrégatifs, et puis son père est imprimeur. (*H. Carion père, rue Richer, 20, Paris.*)

NABIEL — Je ne sais ce que tu veux dire. Je n'ai jamais eu de rapports avec celui que tu appelles le *Maître*, et j'ignore la nature de cet alphabet, fruit de son génie.

Il me revint alors à l'esprit que M. Carion, après avoir parlé de son utile invention, ajoute : « *J'entrai ainsi en communication avec des esprits de ma famille, etc* » Donc l'usage des signes abrégiateurs avait pu ne pas sortir du cercle de l'intimité, et être mis seulement à la portée des *petits enfants morts en bas âge*, espèce de grooms, que M. Carion emploie pour

faire ses commissions auprès des âmes plus graves.

Je demandai à Nabel s'il pouvait, sans indiscretion, me communiquer la meilleure partie de l'entretien du Maître avec Jeanne d'Arc. Les réticences de l'auteur des Lettres m'avaient vivement intrigué.

NABEL. — Par respect pour toi-même, ne dépouille pas les Gloires nationales de l'aurole dont la reconnaissance populaire les a entourées. Tes mains profanes ne doivent pas soulever le voile mystique dans lequel s'enveloppent ces êtres semi-divins, que Dieu suscite quelquefois pour être les instruments de ses miséricordes ou de ses vengeances. C'est déjà trop que le confident de Jeanne d'Arc lui fasse jouer dans ses lettres, le rôle du *Cicéron* d'un cabinet de Curtius.

Je n'étais pas heureux dans le choix de mes questions : mais la curiosité m'éperonnait sans

trève ni merci. Je continuai à tout hasard mes investigations.

MOI.—Je respecte tes scrupules , et je tâcherai d'être désormais plus discret Puis-je au moins savoir de toi, comment, au moyen d'une table et d'un alphabet, Jeanne d'Arc a pu si longuement converser avec le Maître, et lui révéler tant de faits importants. Je ne devine pas la méthode employée en cette circonstance.

NABIEL. — Ni moi non plus.

(L'Esprit avouait modestement son ignorance, et si ma curiosité n'était point satisfaite sur ce point, mon amour-propre était sauf).

MOI.—Eh bien! continuai-je , constatons avec le fait, l'impossibilité de l'expliquer. Du reste, je trouve l'emploi du crayon plus commode, et plus commode de beaucoup, le procédé que tu daignes employer avec moi. Seulement, vulgarisé, exploité en grand, ce procédé serait la ruine des imprimeurs, qui déjà ont tant de peine à vivre. Sais-tu à quels signes particuliers on recon-

nait et l'on distingue les Esprits sérieux, les Follets et les Lutins? Pourquoi les *petits Esprits* sont si *galants*? Comment certains Esprits *infortunés* peuvent avoir *conscience d'un bonheur qu'ils ont à jamais perdu*? Pourquoi les *âmes n'habitant pas les régions bienheureuses ne répondent que sous l'empire des passions qui ont causé leur perte*? et comment cesdites âmes, peuvent expier leurs péchés, en conservant jusque dans le lieu même de l'Expiation, les sentiments pervers qui les ont exposées à la vindicte divine?

NABIEL. — Voici bien des *Pourquoi*, et des *Comment*. Ton Maître déclare lui-même qu'à de pareilles questions, il n'aurait à répondre qu'un *humble* : *Je ne sais pas*; fais comme le Maître, et ne cherche pas à trop approfondir.

Je vis au ton de la réponse, que pour être plus grave que Visobut, Nabiel n'aimait pas plus que lui les longs interrogatoires. Je remer-

ciai l'*Esprit sérieux* de sa complaisance, et lui souhaitai poliment le bonsoir.

Après avoir rédigé le procès-verbal de la soirée, je pris ma bougie et allai me coucher. Ma gouvernante qui m'entendait murmurer des mots incohérents, parler de Jeanne d'Arc et de *Tables Alphabétiques*, me crut de plus en plus fou. Mais comme elle ne trouva, dans ce que je disais, aucune personnalité offensante, elle me présenta un lait de poule à cent degrés Réaumur, qui m'enleva l'épiderme de la langue, du palais et de l'épiglotte.

Pendant la nuit, je rêvai, que j'assistais à un grand concert, dans la salle du Consistoire. Le chœur chantait à tue-tête :

Trompez-moi, trompons-nous,
C'est un plaisir assez doux.

Les instrumentistes, armés de *pieds de table* et de *guéridons*, accompagnaient avec un ensemble remarquable. Le personnage à l'*œil vif*

et matin, de mon rêve de la veille, devenu chef d'orchestre, battait la mesure avec un énorme *Crayon Magnétisé*, qui, à chaque temps, laissait tomber sur le sol une pièce de quarante sous. Toutes ces pièces portaient des effigies différentes : Cagliostro, Mesmer, le comte de St-Germain, Berbiguier, etc , avaient fourni les types. Une de ces pièces me parut reproduire les traits du chef d'orchestre lui-même. Il me semblait que ramassant un exemplaire de chaque différente effigie, je me composais un riche médailler de tous les *Illuminés* anciens et modernes.

TROISIÈME SOIRÉE.

Mon entretien avec Nabel , s'il n'avait point été fécond en résultats positifs, m'avait du moins donné beaucoup à penser. Presque sans le vouloir, j'en étais arrivé à contrôler une à une les expériences du Maître. Marcher dans les sentiers

hatus, n'était-ce pas plus sage que de me hasarder seul et sans *guide*, dans ces régions inconnues pour moi, et que leur Christophe Colomb n'a pu explorer jusqu'ici que d'une manière assez incomplète.

La prudence de Nabel ne me mettait pas à l'aise, comme le facile abandon de Visobut; mais j'y voyais une garantie de sincérité. Aussi, le soir venu, ce fut Nabel qu'un *vœu de mon âme*, évoqua.

A peine le *vœu* était-il formulé dans mon esprit, que le *frémissement* si peu décrit par M. H. Carion, m'avertit que le monde invisible, mettait à ma disposition un de ses représentants.

Cette docilité inaccoutumée, cette promptitude d'obéissance, me surprit

— Est-ce toi, Nabel ! m'écriai-je ?

A cette question, ma plume, qui la veille avait pris ses vacances, écrivit rapidement ces mots :
« Nabel a les hypocondres malades. Il envoie en

son lieu et place son ennemi intime Visobut, et j'ose espérer que tu ne te plaindras pas de la substitution. »

Je ne fus pas fâché de renouer avec mon ancienne connaissance Visobut. Je n'avais pas le choix, d'ailleurs; je pourrais, s'il le fallait, ajourner les questions sérieuses.

Aussitôt la plume se met en branle.

« Impertinent ! écrivait le lutin, me crois-tu donc incapable de raisonner au besoin ? Nabel, jé le vois, m'a desservi. Il est jaloux de mon crédit, et voudrait me souffler ma clientèle. Mais il a beau faire ; il faudra toujours qu'on en revienne au *petit Huron*. Tout évocateur sérieux s'assurera avant tout du concours de Visobut. Je te pardonne de l'être laissé prendre au jargon sentencieux de mon détracteur. Ton inexpérience est à mes yeux une excuse suffisante. Mais ne fut-ce que pour faire pièce à Nabel et te prouver qu'il ne suffit pas d'être lourd et maussade, pour mériter le titre d'*Esprit sérieux*,

je veux, ce soir, répondre congrûment à tes questions, autant du moins que cela me sera possible, et aussi longtemps que je le trouverai agréable. Personne plus que moi, n'est en mesure de te donner tous les renseignements dont tu peux avoir besoin.

Cette assurance m'enchantait.

— Que faut-il penser, dis-je à Visobut, des *tables tournantes*, des *tables frappantes*, et du *Magnétisme* auquel on attribue tant de merveilleux phénomènes ?

VISOBUT.—Les *Tables tournantes* ne font tourner que les têtes faibles, comme le vent les girouettes. Les *Tables frappantes*, frappent monnaie pour les charlatans, aux dépens des sots. Le *Magnétisme dit animal*, attire l'or, comme le *Magnétisme minéral* attire le fer. Voilà !

moi — Les théologiens professent cette doctrine, que les esprits n'entrent en rapport avec les esprits, que par *Intuition*. Cela n'a lieu, disent-ils, que rarement, et quand l'âme d'un

Saint est parvenue, par les prières et les macérations, à annihiler l'être matériel, sa prison temporaire. Qu'en penses-tu ?

visobut. — J'ai pour principe, tu le sais, de ne pas discuter les décisions des théologiens. Chacun son métier. *Ne forçons point notre talent.* Sans doute le Maître, qui déjà m'a appelé, se trouve dans les conditions morales dont parlent les théologiens, puisque Dieu permet qu'il dispose à son gré des Anges, des Saints, des Lutins, des Démons.

moi. — Comment se fait-il que les communications d'un Monde à l'autre, une fois établies, les bons Esprits cèdent quelquefois la place aux mauvais, et laissent leur interlocuteur exposé aux hasards de cette dangereuse substitution ? Les mauvais Esprits sont-ils donc plus puissants que les bons ?

visobut. — Cela ne peut arriver que quand la volonté de l'Evocateur cesse d'être tendue vers un objet sérieux. Les Esprits lisent dans vos

cervelles fêlées. Et quel est l'homme qui puisse, l'espace d'un quart d'heure, empêcher qu'il ne lui passe par la tête quelque baliverne ?

moi. — Dis-moi : n'y aurait-il pas un sens profond caché sous cette représentation bizarre du *Diogène aîlé*, et la *leçon de céleste cadence* qui l'a suivie ?

visobut. — *Ἄρα νύαυ* ! pures fadaises ? Tout cela n'est pas plus clair ni plus piquant, pour moi que pour toi. Je ne sais quel peut être le *polisson* qui s'amuse à de semblables folies.

moi. — Je m'en doutais ; mais je vois des mystères dans les choses les plus simples. Et, par exemple, je ne puis admettre que les damnés puissent faire diversion aux tourments mérités qu'ils endurent, en venant sur notre terre causer avec les désœuvrés, et *faire* rire les dames, en *faisant* des choses qu'on ne leur permet pas de *faire*, quand ils en demandent la permission.

visobut. -- Cette amnistie accordée aux dam-

nés, a été sans doute promulguée fort récemment, car je n'en ai point eu connaissance.

MOI. — Connais-tu l'auteur de ce que le Maître appelle le *Rebus de Suresnes*.

VISOUBT. — Non, mais j'admire la prodigieuse sagacité du Maître, qui dans cette ligne onduleuse, a su reconnaître le Mont-Valérien, le monticule de Puteaux, et le chemin de fer de Paris à Versailles. J'ai fait autrefois des Rebus pour le *Charivari*, mais je n'aurais rien compris à celui-là. Il y a aux environs de Paris et d'autres villes, tant de collines et de monticules, dont la configuration ressemble à cette courbe, comme un signalement de passeport, ressemble au porteur!

MOI. — Faisais-tu partie de cette bande de lutins, qui *conspirèrent une mystification*, en annonçant un trésor caché, et qui firent parade de tant d'érudition géologique.

VISOUBT. — Fi donc! Je ne prête point les mains à des plaisanteries aussi peu spirituelles.

Tu avoueras, du reste, que les hommes sont bien fous, de se figurer que les bons Esprits, vont quitter le sein de l'Éternel, pour révéler à la cupidité humaine, le gisement d'un trésor, et fournir des aliments nouveaux aux passions, qui travaillent leur misérable espèce. Tu avoueras aussi, qu'il ne faut pas être bien difficile, pour déclarer que cette signature : « *le Polisson, qui t'a parlé.* » couronne l'œuvre d'une manière fort piquante. Il y a des Esprits qui ne se respectent guère, et il faut prendre garde de perdre dans leur société, celui qu'on a reçu de la nature .

Le ton de Visobut était relativement si grave, si différent de ce qu'il avait paru dans notre première rencontre, que je crus pouvoir lui poser des questions de principes, qui m'intéressaient bien plus que les questions de faits. Je connaissais ses répugnances pour certains sujets de conversation, cependant, je tentai l'aventure.

moi. — Connais-tu un moyen de concilier la

Bonté et la Justice de Dieu, avec cette facilité laissée à certaines âmes, refusée aux autres, de venir demander, pour abrégier le temps de l'expiation, ce qui est nécessaire à leurs *besoins spirituels*.

VISIONUT. — Tu es incorrigible. Toujours des questions captieuses ! toujours de la théologie ! tu es donc fatigué de moi ?

J'étais désappointé. Je me hâtai cependant d'assurer Visobut que mon plus vif désir était de le retenir le plus longtemps possible.

VISIONUT. — Eh bien , donc , sois raisonnable, et ne demande que ce que tu peux obtenir,

moi. — Que penses-tu de la réponse d'Héloïse ? celle d'*Abailard*, tu sais : ne pas confondre avec la Nouvelle Héloïse, celle de *J.-J. Rousseau*.

VISIONUT. — Elle est aussi concise que peu juste. Dieu ne punit que l'intention mauvaise. Héloïse n'a point cherché le *bruit*, ni payé les

poètes et romanciers pour parler d'elle et la faire parler.

MOI. — Sais tu quand le nom du Maître sortira du creuset de Cazotte ?

VISOUBT. — Je n'entends rien en Hermétique.

MOI. — Sous quelle forme en sortira-t-il ?

VISOUBT. — Comment en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé ?

MOI. — Cazotte charme donc ses loisirs dans le Purgatoire, à faire des *Abstractions de Quintessence* ? Je m'habitue difficilement à voir les âmes du Purgatoire et de l'Enfer se livrer à de pareils amusements.

VISOUBT. — Tout est nouveau pour toi, dans ce monde où tu ne fais que de pénétrer ; et tout t'étonne. Ainsi je lis dans ton esprit, un doute qui vient d'y naître. Tu allais me demander, s'il suffit d'avoir la perception immédiate des désordres organiques de l'estomac, pour deviner les remèdes, qui doivent faire disparaître les symptômes morbides. En pourrais-tu douter, en

présence de l'affirmation du Maître ? Homme de peu de foi ! faudra-t-il donc toujours des *preuves*, pour faire plier cette raison rebelle ? Moi, personnellement, je n'ai point là-dessus d'opinion arrêtée. Je suis de la même force en médecine qu'en théologie. Toutefois, je crois que la rhubarbe, si elle ne fait pas de bien, ne peut faire grand mal dans une gastrite, à condition de n'en point faire abus. Quant aux *chaines électriques*, elles sont appelées à opérer des cures merveilleuses, dans la *quatrième* page des journaux de Paris et des départements.

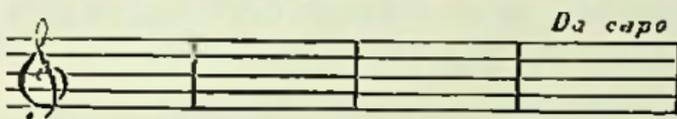
MOI. — Faut-il prendre au pied de la lettre, ce que le Maître te fait dire dans la relation qu'il donne de son entretien avec toi ?

VISONOT. — Oui, certes : on peut sans crainte m'attribuer toutes les folies ; je ne réclame jamais.

MOI. — Es-tu de force à me noter sur le papier, le *chant plaintif de ton pays*, que tu as

joué au Maître sur le *Pied-de-Table*? J'avoue que je n'ai point le *doigté* ni l'*embouchure* de ce singulier instrument de musique. Je l'essaierai volontiers sur la clarinette, s'il n'est pas trop compliqué, ce chant plaintif et huron.

Je vis aussitôt les cinq lignes d'une portée se tracer rapidement, avec le parallélisme le plus mathématique, et je lus la phrase musicale suivante :



Je fus heureux de voir que l'air huron n'était pas trop hérissé de difficultés, et je repris l'entretien.

MOI. — Et le portrait que le Maître dit avoir reçu de toi, est-il ressemblant? Pourrais-tu me le retracer.

VISOBUT. — Il ne faut pas te montrer trop exigeant pour la ressemblance, dans le portrait

d'un être métaphysique, qui n'a ni forme, ni substance sensible. Du reste, juges-en toi-même.



Le bonnet triangulaire est un souvenir de collège : c'est une coiffure stéréotypée ; elle servait pour les *charges* des maîtres d'études, aussi bien que pour la figure en pied de Napoléon sur la colonne. Au besoin, elle représentait un chapeau de gendarme. Tu en trouverais peut-être encore des spécimens, sur les murs des établissements d'instruction que j'ai fréquentés.

J'allais aborder avec le lutin une partie de mon questionnaire, à laquelle j'attachais une grande importance. Mais voudrait-il me répondre encore ? Quel grand nom littéraire, surtout dans les temps modernes, est resté complètement en dehors des luttes politiques, ou religieuses de son époque ? Et je ne connaissais que trop, à mes dépens, la réserve du lutin sur certains sujets. Je tâcherais cependant d'écartier tout ce qui, de près ou de loin, pourrait toucher à la politique, et de me renfermer dans le cercle étroit des questions anodines.

Je demandai brusquement à Visobut ce qu'il savait de l'entretien du Maître avec Châteaubriand.

Dès les premiers mots que traça la *plume magnétique*, je vis avec bonheur que j'aurais au moins satisfaction, sur quelques-uns des points qui m'intéressaient le plus.

VISOBUT. — Tu ne pouvais mieux t'adresser, pour avoir des documents authentiques et de

première main, sur les relations du Maître, non-seulement avec Châteaubriand, mais encore avec plusieurs autres personnages illustres. J'avais pris pour un droit illimité, la permission que j'obtins un soir, de passer la nuit dans l'appartement du Maître, et je suivis, invisible témoin, les colloques pleins d'intérêt qui s'engagèrent entre lui et les Esprits les plus éminents que votre monde ait légués au nôtre.

MOI. — Je suis ravi de te savoir si bien renseigné. Dis-moi donc à quelle peine est condamné Châteaubriand pour *avoir eu du génie* ?

VISOBUR. — Puni par où il a péché, ainsi le veut l'immuable justice, pour *expier son génie*, il est tenu de converser avec ceux qui n'en ont pas, et de répondre poliment aux questions les plus indiscreètes. Ainsi, le Maître a demandé à Châteaubriand, pourquoi il avait intitulé ses Mémoires : *Mémoires d'Outre-Tombe* ? L'auteur des Martyrs lui a répondu *dans ce style inimitable qui a eu tant de malheureux plagiaires* :

« C'est parce qu'ils ne devaient être publiés qu'après ma mort. » La réponse était catégorique ; le Maître en a paru satisfait : tu ne pourrais, sans outre-cuidance, te montrer plus difficile que lui.

MOI. — Pardonne-moi d'insister ; ne pourrais-tu me reproduire la conversation des deux grands hommes ? Je sais bien que le Maître lui-même déclare que les Esprits exigent *de leurs confidants terrestres prudence et discrétion* ; mais toi, libre comme l'air que tu habites, tu ne dois obéissance et fidélité à personne.

VISOBUR. — Je veux te laisser le plaisir d'interroger toi-même Chateaubriand. Quand tu seras assez autorisé, par des études approfondies et des expériences réitérées, pour évoquer les grands Esprits, l'auteur du Génie du Christianisme répondra à ton appel. Tu lui prometttras *prudence et discrétion*, et il se montrera avec toi aussi expansif, qu'il l'a été avec le Maître. Du reste, quand la Science nouvelle sera vul-

garisée, ce qui ne saurait tarder, tout le monde en promettant *prudence et discrétion* (condition *sine qua non*) deviendra le *confident terrestre* de Chateaubriand et autres, et alors le secret de ces grandes âmes, sera le secret d'Arlequin.

MOI. — C'est ma foi vrai. Et Molière ? Pauvre Molière ! Les *plaintes mélancoliques* qu'il pousse à la *table analytique des matières* du Petit Livre m'ont brisé le cœur !

VISSOURT. — J'ai toujours beaucoup aimé Molière, parce qu'il n'est pas classique, ou si mieux tu l'aimes, pour ce qui dans ses œuvres n'est pas classique : mais je ne m'étonne nullement qu'il ne soit pas encore canonisé.

MOI. — Franchement, moi non plus. Je suis heureux cependant de savoir que le Maître, ce Mécènes des gens de lettres au Purgatoire, s'intéresse si vivement à lui, et je compte sur sa protection. Molière a refusé de dire au Maître le titre de l'ouvrage qu'on *lui a le plus reproché*.

Tu pourrais le savoir, toi, au moins indirectement.

VISOBUT. — C'est la comédie intitulée : *les Etourdis*, ouvrage de sa jeunesse.

MOI. — Et pourquoi ?

VISOBUT. — Parce que c'est de tous le plus mal écrit.

MOI. — Comment ? Mais ce n'est pas là une raison aux yeux de la Justice Divine ?

VISOBUT. — *Je ne dis pas cela.*

MOI. — Dieu, ce me semble, s'il fait *expier le génie*, ne doit pas sévir contre le style,

VISOBUT. — *Je ne dis pas cela.*

Je m'aperçus que Visobut allait revenir à son caractère de Lutin, badin et mutin. Je changeai de sujet.

MOI. — Parlons du bon Lafontaine. T'a-t-il intéressé ?

VISOBUT. — Vivement ! J'ai beaucoup ri à part

moi, quand j'ai vu , sur la demande du Maître,
la plume écrire ces vers :

Ah ! c'est trop, lui dit-il, je voulais bien mourir,
Mais c'est mourir deux fois, que souffrir les atteintes !

Et ceux-ci :

Il est assez de geais à deux pieds, comme lui,

Et que l'on nomme plagiaires ;

Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui ;

Ce ne sont pas là mes affaires.

Et celui-ci :

Toujours par quelque'endroit, fourbes se laissent prendre.

Et ceux-ci :

Des malheurs qui sont sortis

De la boîte de Pandore ;

Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,

C'est la Fourbe, à mon avis.

Et ceux-ci :

La ruse la mieux ourdie

Peut nuire à son inventeur ;

Et souvent la perfidie

Retourne sur son auteur.

moi. — Le Maître n'a pas cité tout cela dans son petit livre ?

visobut. — Non, et c'est pour donner aux Esprits une haute idée de sa discrétion. Mais tu ne me parles pas de Voltaire.

moi. — J'hésitais, je l'avoue... Je m'étais si bien fait à l'idée de sa damnation éternelle, que jamais la pensée ne me serait venue de prier pour lui. *Je sais bien que la miséricorde...* comme il l'a dit lui-même au Maître, avec plusieurs points très éloquents mais fort peu concluants...

visobut — Eh bien ! tu te trompajs, voilà tout. Seulement, à mon avis, le Maître a été imprudent, en révélant ce fait du salut de Voltaire, et en attirant sur lui l'attention publique. Il était si bien oublié, le pauvre Voltaire ! Mais voilà què maintenant, au lieu de laver ses souillures, il va être obligé d'apprendre tous les idiômes de la terre, pour satisfaire à la curiosité des nations. Il n'était plus jeune quand

il est mort , et ses facultés avaient baissé ; comment viendra-t-il à bout de cette besogne ? Et en supposant qu'il devienne Polyglotte , ou plutôt *Pantoglotte* , comment trouvera-t-il le temps de répondre à tout et à tous ?

Une seule ressource lui reste : c'est d'ajourner un bon nombre de ses questionneurs , à la vie éternelle. A moins , toutefois , qu'au don des langues , il ne joigne celui de l'ubiquité. Ne passait-il pas , sur la terre , pour être un homme *universel* ?

moi — Oui. Mais je crains que ces distractions continuelles et multiples , ne retardent sa délivrance. Car je suppose que le repentir , que la contrition du pécheur , pèsent pour beaucoup dans la balance de ses fautes. Et si pour se repentir des péchés que l'on a commis , il faut en connaître le nombre , en mesurer toute l'étendue , Voltaire ne doit pas avoir beaucoup de loisirs.

VISIONEUR. — C'est à lui d'aviser. Mais avais-tu

jamais entendu raconter ainsi les merveilles de la miséricorde divine ?

moi. — Non, jamais. J'en suis encore tout ahuri.

visobur. — Tu en verras, tu en entendras, tu en liras bien d'autres, si tu persistes à suivre le Maître dans la voie où il s'est engagé.

moi. — Etais-tu présent, quand le Maître a reçu les remerciements du roi Charles X, et un autographe de Louis XVI ?

visobur. — Non, et j'en suis bien aise ! Je déteste la politique. Le Maître prétend avoir eu à se défendre, contre les suggestions d'Esprits, qui voulaient l'entraîner sur ce terrain glissant. Sans doute, il aura eu affaire à l'*Esprit de parti*, un vrai Protée qui prend toutes les formes pour faire des dupes. Quand à moi, je ne comprends pas cette manie, chez des êtres immatériels. Qu'avons-nous de commun avec votre politique ? Une fois sortis de votre monde stupide, et dégagés des liens de la matière, nous restons par-

faitement étrangers à toutes les *ficelles*, à tous les ressorts de cette comédie à tiroirs.

moi. — Je suis parfaitement de ton avis. Apprends-moi, seulement, par quel procédé on peut *dessiner au verso d'une feuille de papier une longue trainée de lumière*. Ce n'est pas de la politique.

VISIONEUR. — Cela n'est pas plus facile au recto qu'au verso. Cependant avec une ligne qui ondule comme la flamme, et que l'on *suppose* lumineuse comme elle, je crois que l'on peut obtenir ce résultat.

moi. — Je ne veux pas t'interroger sur les *expériences* du Maître, où les membres de sa famille jouent le rôle principal. Ce sont de petites scènes domestiques, qui n'ont d'intérêt que pour les gens de la maison : Une chose seulement m'a frappé, dans la *généalogie du cultivateur du Nouvion*, qui descend, sans s'en douter, des Comtes-Rois de Catalogne. Je veux dire la réponse de cette *âme en peine* qui ne *sait pas*

pourquoi elle est en Purgatoire, et ne sait plus ce qu'elle a fait sur la terre. Comment cette pauvre âme pourra-t-elle se purifier par la pénitence, puisqu'elle ignore ce dont elle doit se repentir ?

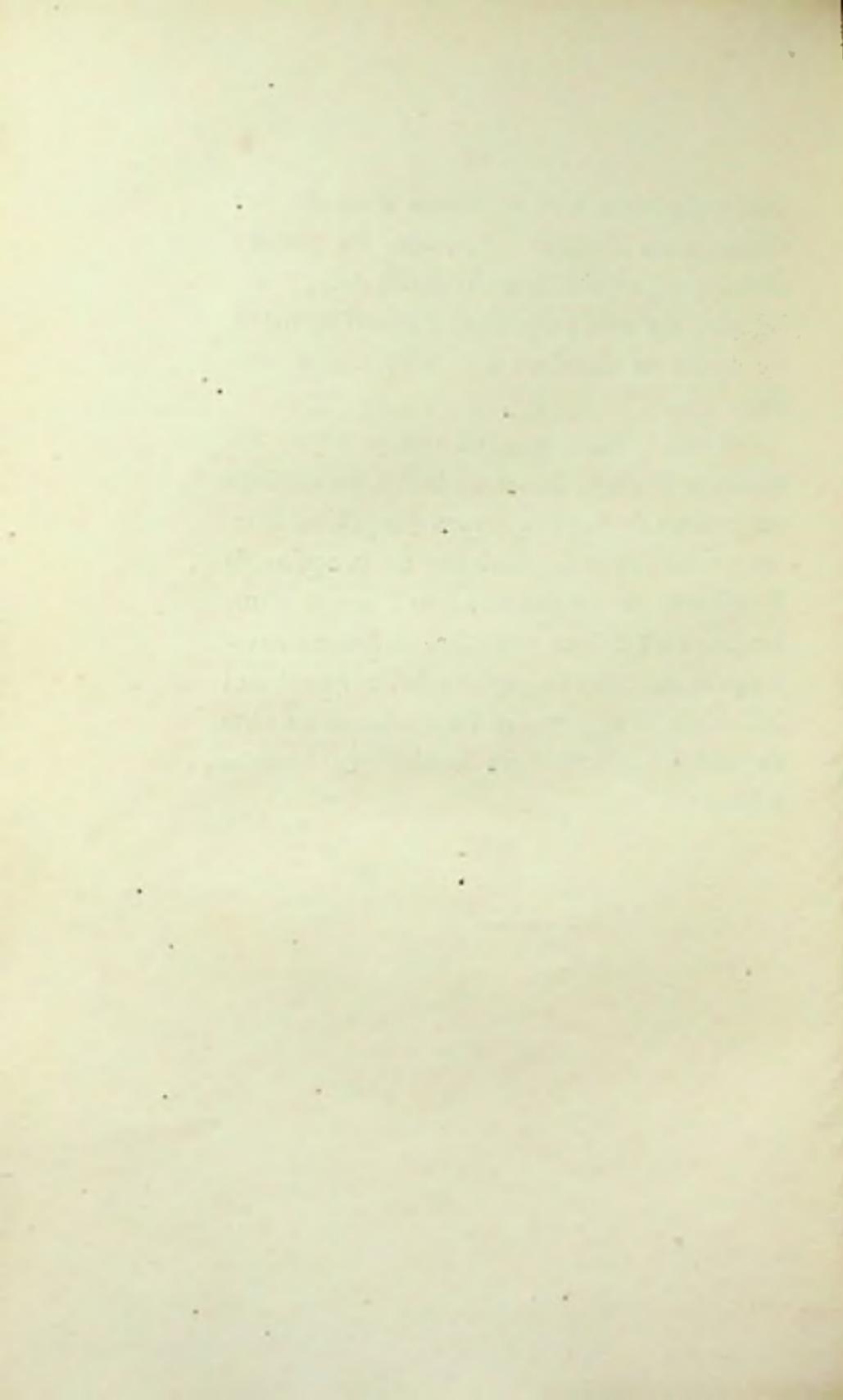
visobut. — Rassure-toi. Ne peut-elle pas se renseigner auprès de son fils *Dionème-Denis*, qui, lui aussi, est en Purgatoire. Je m'étonne qu'elle ne l'ait pas encore fait.

La susceptibilité des Esprits m'avait rendu méticuleux. Craignant d'abuser de la complaisance du Lutin, je souhaitai affectueusement le bonsoir à Visobut. Il me pria de lui donner pour cette nuit l'hospitalité dans la flamme de ma veilleuse, afin d'y être à l'abri du froid, assez intense en cette saison. Aucune raison d'économie ne s'opposait à cette concession. Je m'empressai d'accorder au solliciteur l'objet de sa demande, et nous nous séparâmes bons amis avec promesse de nous *revoir*.

J'étais alors si bien familiarisé avec les entre-

tiens surnaturels, que je montai d'un air fort dégagé, à ma chambre à coucher. Ma gouvernante, que j'appelai de son véritable nom, Scholastique, me crut parfaitement sain d'esprit, et me donna un chaudeau à la température normale.

Pendant la nuit, je rêvai que je voyais un immense bûcher, formé de toutes les éditions des œuvres de Voltaire parues jusqu'à ce jour. Au sommet de cette montagne de bouquins, le *Patriarche du Voltairianisme*, armé d'une torche, était debout. Soudain, la flamme enveloppa ce monceau de papier sale, et quand tout fut réduit en cendres, je vis au-dessus du cône de fumée, s'élever vers le Ciel une blanche colombe.



QUATRIÈME SOIRÉE.

Le lendemain, ma première pensée fut pour mon hôte invisible. Mais je m'aperçus que ma veilleuse dormait faute d'huile et de mèche, et je jugeai bien que Visobut avait délogé de grand matin. En effet, je l'appelai en vain et lui

adressai sans succès les plus flatteuses adjurations. Je pris le parti d'attendre le soir. A l'heure habituelle, j'évoquai le *petit Huron* : j'avais cru remarquer que cette appellation était plus agréable que toute autre à Visobut. Sans doute, elle lui remémorait le pays natal, les jeux de son enfance, et son *Petit Chapeau Triangulaire*, qu'il devait rendre historique comme celui du grand Empereur.

Je n'attendis pas longtemps. La flamme de ma bougie s'agita violemment, quoique les fenêtres et les portes fussent hermétiquement calfeutrées. Je compris que Visobut était là. A l'instant, la *plume magnétique*, sans attendre mes questions, comme de coutume, se met à courir sur le papier avec la vitesse désespérée d'un employé à 1,200 francs, qui est en retard de cinq minutes.

Je suivais de l'œil les caractères, qui naissaient rapidement sous la plume, et voici ce que je lus :

VISOBUT. — Je suis pressé : sois bref ; je serai

concis. Le Maître a l'intention de prendre ce soir conseil de moi. Il est dans la plus grande perplexité. L'autorité ecclésiastique s'est vivement émue du succès *fou* qu'a obtenu son livre. D'abord, on avait craint de lui donner trop d'importance et de relief en le censurant ; mais l'engouement est tel, qu'il a bien fallu accorder au pauvre in-32, l'attention qu'il paraissait si peu mériter. Le Maître, te dis-je, ne sait où donner de la tête. Il ne rêve que *suppression d'édition, rétractation, amende honorable, pénitence publique*. S'il était homme à suivre mes conseils, je saurais bien le tirer d'affaire. Mais il va m'objecter, sa conscience, son honneur, ses scrupules : je ne puis souffrir les objections : cela m'agace.

moi. — Mais enfin, ne pourrais-tu lui tracer une ligne de conduite, qu'un honnête homme puisse suivre sans rougir.

VISOBUT.—Il n'a pas besoin de moi pour cela ; le *guide intérieur* suffit. Moi, je hais la ligne

droite. Si j'ai ce soir voix délibérative ou au moins consultative, je ne proposerai que des biais : le mezzo-terme est mon triomphe. Ne peut-on pas d'abord arrêter la publication du Livre? Il en reste encore *sept* exemplaires chez un *Bibliotaphe* (1) de Vic-Fesenzac; les naturels du pays n'en veulent pas sous prétexte que le Livre n'est pas écrit en leur langue. Ces gascons sont prodigieux : ils soutiennent avec aplomb que leur affreux patois est une langue. Eh bien ! donc, on reprendrait au *Bibliotaphe* sus-mentionné, les sept exemplaires qui lui restent, on les lui reprendrait tous jusqu'au dernier ! Et, ma foi, on en ferait un auto-da-fé ! Quatorze francs de perdus ! mais il faut savoir faire les sacrifices commandés par la nécessité. Cependant, tu verras que le Maître rejettera ce moyen comme dérisoire et illusoire.

(1) *Bibliotaphe*, (enterreur de livres). Mot heureux, créé par M. Viollet-Leduc, père.

On pourrait aussi faire une rétractation à la *Galilée* : mais je te le répète : *il* a des scrupules. Je lancerai l'insinuation, à tout hasard ; il en fera ce qu'il voudra. J'ai bien des tours dans mon bissac, mais tous sentent un peu le Lutin. Ainsi, je conseillerais, moi, de donner le change, en déclarant que, pour guérir la génération actuelle, de cette manie du surnaturel qui la travaille, et qui tend fatalement à substituer la superstition à la saine religion, on a voulu écrire un livre absurde par le fond, mais vraisemblable par la forme, qui fit une profonde impression sur les cerveaux faibles ou malades, afin, par un désaveu complet et solennel, de toutes les assertions qu'il renferme, de démontrer aux partisans du *Système* toute la folie de leurs croyances : *Similia similibus curantur*. Mais outre que, si le livre est absurde par le fond, il n'est pas du tout vraisemblable par la forme, ce moyen peut répugner au Maître, et effaroucher sa conscience timorée.

MOI. — A dire le vrai, je comprends ses scrupules.

VISODUR. — Je tiens beaucoup au retrait des *sept* exemplaires de Vic-Fesenzac. L'édition n'a guère été tirée qu'à 40,000, et l'abnégation de l'auteur désarmera les plus sévères. Oh ! si j'étais à sa place, comme je dormirais sur les deux oreilles, sans inquiétude et sans remords ! Après tout, si l'orage grondait sur ma tête d'une façon trop menaçante, eh bien ! je *renoncerais* à ceux qui *m'abandonnent*, et je placerais le produit du petit livre, en rentes sur l'Etat, ou j'achèterais des actions. Je me laisserais oublier, et j'irais faire peau neuve dans quelque coin bien confortable, pour reparaitre transfiguré. Cet homme-là ne sera jamais millionnaire !

Mais j'oublie en te parlant d'affaires, que je regarde comme m'étant personnelles, que je suis venu pour toi, et non pour moi. J'étais si pressé tout-à-l'heure, et voilà que je bavarde comme une pie borgne. N'as-tu pas quelque

chose à me demander ? Fais vite, et bien : car qui sait si nous nous reverrons jamais ?

MOI. — Comment ? aurais-je eu le malheur de te déplaire ?

VISIONN. — Eh non ! tu n'est pour rien dans tout cela. Mais tu comprends bien que, si l'autorité ecclésiastique, parlant au nom de Dieu, dont elle tient ses pouvoirs, s'oppose à ce commerce des Esprits, qui est maintenant si salutaire à l'escarcelle des uns, si préjudiciable à la cervelle des autres, il faudra bien y renoncer. Ainsi donc, tandis que tu le peux encore, interroge-moi pour la dernière fois : *Novissima verba*.

MOI. — Si nos relations si agréables et si instructives pour moi, doivent être sitôt interrompues, je garderai éternellement, avec une profonde reconnaissance pour tes bons offices, le regret de n'avoir aucun de ces précieux autographes, qui donnent tant de valeur aux expériences du Maître.

VISOBUT. — Qu'à cela ne tienne : je connais le *Calligraphe* auteur de la *rétractation* de Voltaire. Il a fait cette *pièce curieuse*, d'après un fac-simile d'une lettre de Voltaire ; voilà pourquoi le bonhomme ne veut pas affirmer, que cet autographe de troisième ou de quatrième main, soit exactement conforme à son écriture. On peut l'en faire aussi un de J.-J. Rousseau, par le même procédé.

MOI — Mais ce n'est pas là ce que je désire : je voudrais des pièces bien authentiques, émanant directement de leurs auteurs, signées, datées, et surtout, *nettement paraphées*.

VISOBUT. — Allons, puisque je n'ai pu te satisfaire sur bien des points, je veux, si je puis, te laisser ce souvenir de bonne amitié. Attends-moi, je reviens à l'instant.

Un quart d'heure environ se passa, pendant lequel j'appelai Visobut à plusieurs reprises. Enfin, je vis la plume se mouvoir : mon cœur battit avec violence, quand je vis se former *lente-*

ment, *péniblement*, ces mots dont l'écriture bien connue me révélait l'origine :

(*Autographe de Voltaire*) signé.

J'allai saisir avidement le précieux papier. Mais la plume se remit en mouvement et j'attendis. Plus *lentement* encore et plus *péniblement* que tout à l'heure, elle écrivait ces lignes :

(*Autographe de Rousseau*) signé.

J'étais au comble de mes vœux. Voltaire et Rousseau, ces deux vieux ennemis, s'étaient passé la plume à mon intention. J'étais heureux ! j'étais fier ! et j'oubliai complètement de remercier les deux philosophes.

Convaincu que cette soirée devait clore la série de mes *expériences*, je voulais du moins qu'elle fut bien remplie.

Tout fut inutile. Mes adjurations les plus énergiques ne furent point entendues des Esprits. Visobut lui-même faisait la sourde oreille. De guerre lasse, je pris le parti de gagner mon lit. Comme je me couchai beaucoup plus tôt que

de coutume, ma gouvernante crut à une migraine, et m'offrit au lieu de lait de poule, un pédiluve sinapisé, que le vulgairo *vocite* bain-de-pieds. Je remerciai Scholastique de ses prévenances, et j'allai me coucher.

La nuit, je rêvai que je voyais l'auteur du petit livre, coiffé du bonnet triangulaire de Visobut, et tenant en main, en guise de torche, un *crayon magnétique* enflammé. Devant lui étaient amoncelés, SEPT exemplaires des *Lettres sur l'Évocation des Esprits*. L'infortuné thaumaturge mettait le feu au bûcher en détournant la tête : La flamme dévorait sa proie. L'Évocateur entretenait le feu en y jetant un à un, quelques exemplaires de son ouvrage rachetés par lui à prix d'or (15 centimes l'un dans l'autre) aux bouquinistes des quais.

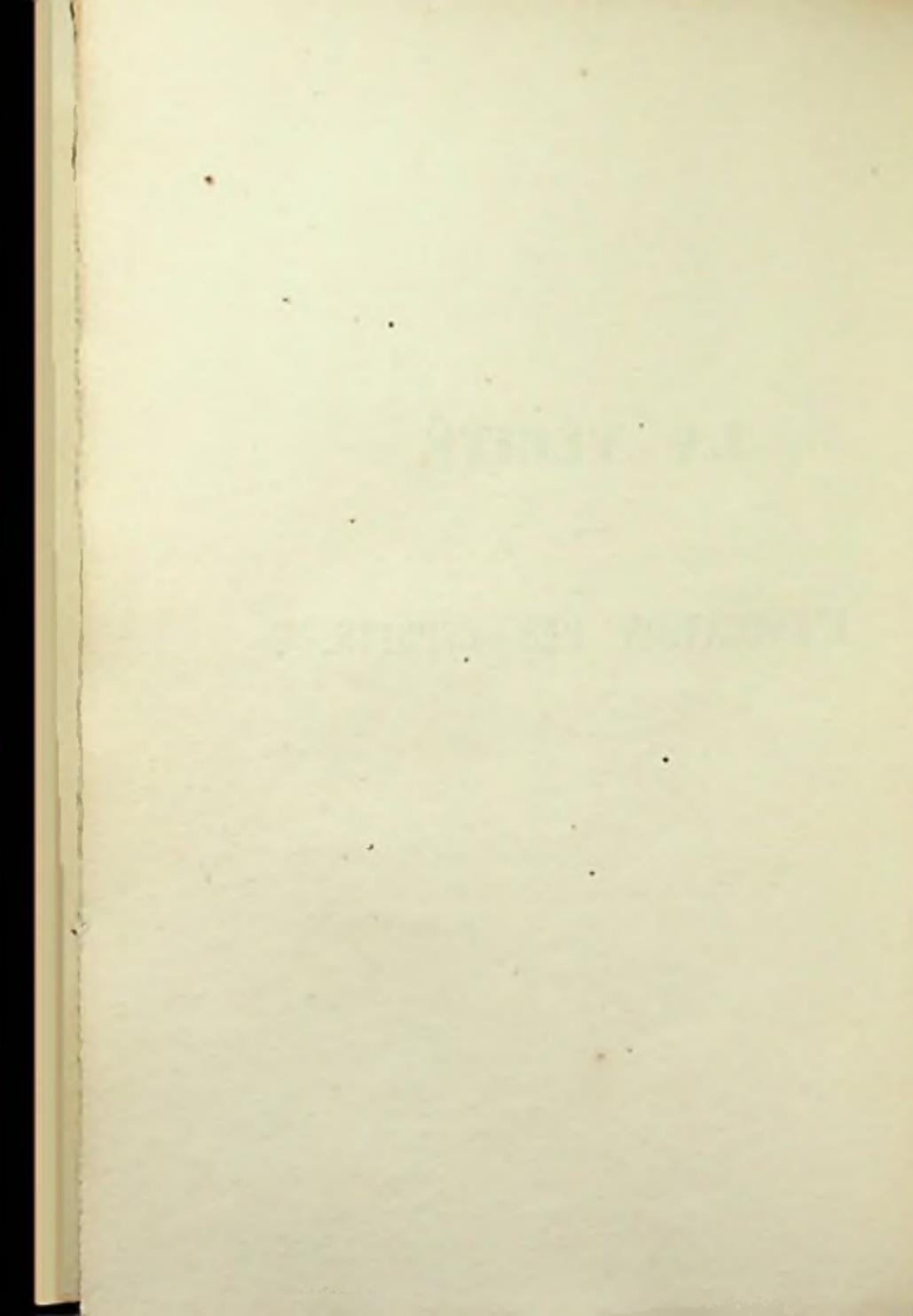
Le sacrifice était consommé

Je reconnus par *intuition* les SEPT exemplaires du *Bibliothèque* de Vic-Fesenzac, derniers représentants de cette brillante édition, tirée à QUARANTE MILLE !

LA VÉRITÉ

SUR

L'ÉVOCATION DES ESPRITS.



LA VÉRITÉ

SUR L'ÉVOCATION DES ESPRITS.

On le croira aujourd'hui, on ne le croira pas plus tard et peut-être nous-mêmes en douterons-nous aussi alors ; nous avons eu le courage d'analyser jusqu'au bout les lettres sur l'Évocation des Esprits. Nous le confessons ingénument,

dut cet aveu nous attirer les sarcasmes des gens sérieux, des sceptiques outrés, nous avons été soutenu dans ce travail difficile par notre confiance dans la bonne foi de l'auteur.

Disons-le avant tout, ce qui nous a particulièrement frappé dans ce merveilleux écrit, c'est la trace, visible à chaque page, de deux préoccupations auxquelles l'auteur n'a pu se soustraire en rédigeant son procès-verbal d'Evocation des Esprits.

L'une, effet d'un amour-propre d'inventeur, accuse la crainte qu'on ne rapporte au magnétisme la meilleure part des prodiges enregistrés dans ces archives démonologiques, ce qui aurait l'inconvénient grave de reléguer l'auteur dans la classe des magnétographes hors cadre.

Plus respectable par sa cause, la seconde préoccupation du moderne docteur Faust résulte de son désir légitime de s'établir dans l'empire du monde surnaturel, de telle façon qu'on ne

puisse l'en déloger au nom de la Religion, crainte fondée, nous le verrons bientôt.

Comment n'a-t-il pas compris que les secrètes inquiétudes qui le travaillaient, effet du malaise de sa conscience, devaient s'interpréter comme un avertissement d'en haut, étaient la preuve qu'il prenait pour des faits les visions d'une imagination poétique facile à s'échauffer.

Mais enfin, puisque le Ciel n'a pas voulu que notre démonologue retrouvât la raison avant d'avoir laissé escompter les bénéfices de la folie, il y a un service à rendre, il nous l'a semblé du moins, à ceux qui auraient pu se laisser ébranler et entraîner par ces illusions fascinatrices, séduisantes nous le reconnaissons. C'est, en leur montrant le point de départ de ces visions, de leur en faire toucher du doigt, pour ainsi parler, les impossibilités morales et physiques.

Commençons d'abord par ne pas rendre à César ce qui appartient au magnétisme, ni à la magie blanche ou noire ce qui est le produit

exclusif des écarts d'une imagination trop ardente.

Personne ne l'ignore. Le magnétisme tel que l'entendent et le pratiquent ses adeptes désintéressés, est à la magie, à la sorcellerie, à la démonologie, etc., ce qu'est la chimie par rapport à l'alchimie, l'astronomie à l'astrologie. Cela revient à dire que par le magnétisme s'expliquent, dans ce qu'ils ont de réel et de fondé, les prestiges attribués aux hiérophantes, mages, devins, pythons et pythonisses de tous les temps et de tous les pays. Rendons-en grâce à l'esprit d'examen qui a su dégager les faits de l'alliage que l'ignorance et la cupidité des spéculateurs et des charlatans entremêlent toujours aux découvertes de tout ordre (1).

(1) On sait que le pape Grégoire XIV, par une bulle pontificale donnée en 1840, a autorisé les fidèles à exercer le magnétisme sous certaines restrictions.

Que M. Carion en prenne son parti, mais il doit s'attendre à résigner son trépied et à abdiquer sa couronne : nous ne pouvons voir en lui qu'un adepte de Mesmer et non point, nous l'en félicitons, un émule de Cagliostro.

Celles de ses expérimentations *in animis caelestibus*, que le magnétisme ne peut revendiquer, nous paraissent purement et simplement l'effet de transports au cerveau dont le patient s'est donné la peine de nous décrire minutieusement les phases diverses. Seulement, pour le besoin de la cause, il a pris soin, prévoyance d'un ingrat, de dénier à l'imagination son incontestable et immense pouvoir. Vaine précaution qui ne nous empêchera pas de discerner, sous le déguisement du démonologue, les traits du magnétiseur dévoyé !

Pour nous, il faut bien déclarer ses principes, pour nous comme pour tous ceux que n'égareront ni un enthousiasme irréfléchi, ni une creuse et vague incrédulité, le magnétisme tel que nous

le comprenons est, sous un autre nom, et considéré dans ses effets, cette force attractive, cette sympathie qui s'établit entre deux personnes dont les goûts, les aptitudes, le caractère se complètent les uns par les autres, soit instantanément, soit, ce qui est plus ordinaire, à la suite d'une longue fréquentation ; cette sympathie en un mot qui parfois se révèle par la similitude des pensées sur un même objet, dans un même moment, phénomène psychologique que le vulgaire caractérise à sa manière quand il dit : *Nous avons eu la même pensée, nous mourrons ensemble.*

Il ne répugne nullement à la raison d'admettre que cet équilibre, cette harmonie entre deux êtres s'accélère, produit des effets plus constants quand l'un des deux est soustrait aux causes d'erreur et de distraction par l'inaction momentanée de quelques uns de ses sens, ce que nous appelons somnambulisme. On comprend que cet état exceptionnel permet à celui qui le subit de

surprendre plus facilement la pensée d'une personne qui lui est sympathique ou du moins ne lui est pas hostile.

Notre conviction intime est donc que l'auteur se trouve parfois, sans y prendre garde, affecté de somnavigélisme. La plupart des merveilles dont il nous entretient ne sont uniquement que des *surprises* de la pensée des amateurs qui, par son entremise, ont évoqué les esprits. Et c'est son propre esprit qui lui a dicté les réponses et tenu le crayon.

Ainsi, par exemple, quand M. *** le négociant a requis l'un des génies aux ordres du journaliste visionnaire, de lui crayonner le nom de sa défunte épouse (l'épouse du négociant, de confondons pas), mentalement, cet époux oublieux, mais inconsolable, a nécessairement prononcé ce nom qui, on nous l'accordera bien, doit revenir souvent à la surface des idées d'un homme condamné au veuvage. En vertu des affinités électives ou physiologiques qui existaient entre lui

et son interlocuteur, M. Carion a *surpris* ce nom, cette réponse, et l'a fixée sur le papier magique. et ainsi des autres. En cela, il a rencontré d'autant plus de facilité, que sa qualité de poète et de journaliste le prédispose à cette tension des facultés intellectuelles, susceptible d'aller jusqu'à l'extase, cet équivalent du somnambulisme.

De la même manière s'expliquerait l'histoire de l'image cachée dans un porte-monnaie, image dont un esprit complaisant a deviné le sujet : c'est un tour que le moindre bachelier ès-sciences magnétiques et soporifiques exécute tous les jours à la satisfaction générale. En posant la question, M. . a fourni lui-même la réponse, machinalement ou avec réflexion ? il n'importe.

C'est si bien à la sympathie, à cette faculté de lire dans la pensée de quelqu'un, que revient l'honneur de ces *devinations* que l'on voit les somnavigiles les plus lucides rester muets ou battre la campagne quand la question porte sur

une particularité inconnue de l'interrogateur, ou émane d'une personne distraite qui *ne se répond pas à elle-même.*

Déclarons-le, ici d'ailleurs, et haut et ferme : alors même qu'il faudrait recourir à la vue à travers les corps opaques, la vue à distance pour expliquer certains faits du genre de ceux qui nous occupent, nous n'encourrions pas pour cela le reproche de porter atteinte aux principes de la religion : l'étendue et le mode d'action des sens sont du domaine des choses que Dieu, dit l'Écriture, a livrées en pâture au besoin d'ergotisme et de controverse qui caractérise notre orgueilleuse espèce.

Nous voudrions bien, à parler franchement, que le catéchisme *spirituel* de M. Carion fut aussi inattaquable. Nous allons bientôt nous en assurer.

Nous pressentons ici une objection. On vous accorde, dira quelque néophyte ès-sciences occultes, qu'il est juste et convenable de concéder

au magnétisme bonne part des... affirmations de l'historiographe du monde surnaturel.

Mais dans les scènes de sa divine comédie, où il n'y a point d'autre acteur que lui ; lorsqu'il écrit ou que l'on écrit pour lui seul, ce n'est pas à la pensée d'un autre que M. Carion correspond, — non, mais à la sienne. Ce ne sont pas les idées d'un autre qu'il s'assimile, — non, certainement, mais ce sont ses propres pensées qu'il écoute ; ses pensées telles qu'elles éclosent dans le silence momentané des facultés perceptives, comme parlent les phrénologues, ou en d'autres termes dans l'état d'exaltation où il nous est toujours loisible de tomber, pour peu que nous laissions se relâcher les entraves que la raison impose à la folle du logis.

Ne sait-on pas qu'une surexcitation nerveuse peut troubler les sens et faire miroiter, sans leur intermédiaire, sur la *toile mobile du cerveau*, mille images fantastiques, mille idées bizarres, se succédant parfois dans un ordre lo-

gique, hallucinations dont les gens *positifs* ne sont pas plus exempts que les poètes et les romanciers : seulement, ceux-là les subissent et cherchent à s'y soustraire; les autres, au contraire, se complaisent dans ces fêtes de la fantaisie et essaient parfois d'en retracer les scènes sur le papier, dans un but plus ou moins louable. Quelquefois même, ainsi qu'il est arrivé à notre auteur, avec la prétention d'édi- fier le genre humain.

Le malheur est, comme le dit saint Bernard, *qu'il y a des voies qui paraissent droites et faciles à l'homme, lesquelles regardent dans le profond de l'Enfer.*

M. Carion se serait-il engagé dans une de ces voies périlleuses ? Notre impartialité nous condamne à répondre affirmativement. Il n'a, il est vrai, hasardé encore que quelques pas .. Nous n'avons pas moins le droit, et peut-être le devoir, d'essayer de le retenir sur cette pente dange- reuse qui conduit aux abîmes. Il suffira pour

cela, sans doute, de lui démontrer qu'il a, involontairement, nous en sommes certain, alarmé les consciences délicates, et, ceci est pis, fourni des armes à l'esprit de dénigrement, maladie du siècle, *esprit* bien autrement actif que tous ceux qui comparaissent dans la fantasmagorie littéraire de notre auteur.

Avant d'aller plus loin, rappelons ici quelle est la doctrine de l'Eglise sur l'objet du livre des Esprits. Elle est constante, ne prête nullement à l'équivôque et se résume dans les deux thèmes suivants :

Les apparitions des damnés, des bienheureux ou des âmes du Purgatoire sont admises comme possibles par saint Thomas d'Aquin. Mais ces apparitions ne sont pas aussi fréquentes que le vulgaire le croit, ce sont de VRAIS MIRACLES et Dieu ne les permet que pour de grandes causes pour manifester sa gloire ou pour l'utilité de l'Eglise.

(Petr. Dens de quatuor novissimis).

D'ailleurs, ces apparitions ne sont souvent ni vraies ni réelles, n'étant qu'un pur effet de l'imagination.

(Saint-Thomas d'Aquin. Supplém. aux questions. 69, art 3).

Le texte est précis : pour des causes graves.

Or, avec la meilleure volonté du monde, peut-on admettre que les apparitions que M. Carion prétend avoir provoquées et obtenues rentrent dans la catégorie des cas où elles sont exceptionnellement possibles et permises? Evidemment non. Non même pour cette entrevue avec Chateaubriand, laquelle a du avoir son importance, au point de vue des idées politiques de l'auteur; entrevue dont, prudente réserve, il a refusé de relater même la substance.

Quoi donc? Importait-il à l'utilité de l'Eglise de savoir si la grand'tante de M. Carion avait ou non obtenu rémission des peines du Purgatoire?

Etait-ce bien pour manifester la gloire de Dieu que l'auteur a cru devoir successivement attirer hors des diverses sphères extra-terrestres où ils se trouvent, les aïeux d'un écrivain qui a conquis avec sa plume une noblesse de meilleur aloi et beaucoup moins contestable que celle qui lui permet de *remonter la chaîne* de son ascendance jusqu'aux comtes-rois de Lessas jusqu'au X^e siècle, jusqu'à une époque où il eût été infailliblement et sans miséricorde, *ardé vif pour meschief de sorcellerie, magie, etc.*

Importait-il... mais soyons large à l'endroit des conditions sous lesquelles les habitants du monde surnaturel peuvent momentanément communiquer avec ceux du terrestre Empire. Accordons qu'à tout homme *bien intentionné*, jouissant d'un système nerveux peu facilement ébranlable, il soit octroyé le pouvoir de conjurer les Esprits ?

N'est-il pas à supposer que l'on convoquera de préférence les âmes des grands hommes, et non

moins probable que l'Evocation, cet art dont l'ouvrage de M. Carion est une sorte de manuel, sera pratiqué chez toutes les nations du globe terrané. Je soupçonne que les âmes de beaucoup d'illustres personnages vont se trouver fort embarrassées pour satisfaire aux exigences du programme des exercices auxquels on les veut astreindre. Il leur faudra répondre à des appels venus sur les ailes des vents soufflant des quatre points cardinaux; ce qui implique, outre le don d'ubiquité, celui de posséder couramment toutes les langues avec leurs divers dialectes qui se parlent à la surface de notre planète; et à moins qu'une des peines du Purgatoire ne consiste dans l'obligation d'apprendre tous les idiomes connus et inconnus ..

Cette difficulté applanie, il resterait encore à expliquer comment des esprits capables de si prodigieux efforts de mémoire, ne parviennent point pourtant à se familiariser avec l'orthographe, témoin ce que révèle M. Carion lui-

même, ils en ignorent parfois les règles les plus élémentaires.

Devons-nous considérer cette lacune dans les théories de M. Carion comme une preuve péremptoire de la vérité de ses convictions ? Car enfin, si l'imagination eut fait seule les frais de son opuscule, ne lui aurait-elle pas suggéré quelque invention d'une langue universelle, complétée par une écriture uniforme, l'écriture corniculaire par exemple, que Swedemborg, son illustre devancier, prétend être la calligraphie normale des anges.

Après cela, n'insistons pas trop là-dessus, M. Carion pourrait nous répondre qu'il ne connaît aucun texte d'Écriture qui lui défende de gratifier les esprits et les âmes du don des langues.

Il se peut qu'il n'y ait rien dans les livres sacrés qui renverse cette opinion. Mais en est-il de même pour celle qui est la négation de deux des attributs de la divinité que toutes les reli-

gions admettent et proclament comme essentiels : l'immuabilité, la souveraine justice ? Que cela s'appelle une hérésie ou une erreur , M. Carion n'y tombe-t-il pas quand il s'arroge à lui seul, ou à un nombre restreint de sectateurs, la mission de provoquer et de recevoir les confidences des âmes qui ont besoin du concours des fidèles pour apaiser prématurément la colère divine . . .

Eh quoi ? La faiblesse de leur système nerveux ou leur ignorance des procédés de conjuration révélés par le Livre des Esprits empêcheront donc ce père qui pleure le fils espoir de sa vieillesse, cet époux qui regrette la compagnie de ses bons et de ses mauvais jours, d'alléger ou d'abréger le temps de l'expiation que les objets de leur tendresse peuvent devoir à la justice de Dieu !

Ce n'est pas tout encore. Pendant les siècles qui ont précédé la venue du réformateur des sciences occultes, les âmes du Purgatoire pour

lesquelles on a négligé de prier, auront donc subi sans remise, jusqu'à satisfaction complète, les peines dues à leurs fautes, Nous, au contraire, pour des fautes identiques, nous pourrions désormais, une fois dégagés de notre enveloppe mortelle, revenir sur cette terre de douleurs, rappeler ceux qui nous oublieraient, hélas ! au sentiment de leurs devoirs, et obtenir ainsi par l'intercession de leurs prières, rémission d'une partie des châtimens que nous aurons mérités !

Comment M. Carion entend-il concilier une partialité aussi manifeste avec la souveraine justice, la souveraine bonté ?

Ce sont là de ces objections d'autant plus accablantes qu'elles se présentent d'elles-mêmes, pour ainsi dire, aux lecteurs les plus étrangers aux arguties de la controverse.

Par quelle fatalité M. Carion s'est-il obstiné à imposer à la Religion un auxiliaire compromettant et qu'elle repousse de toutes les forces de sa législation canonique ? C'est ce qui ne peut

s'expliquer que par ce mot de la sagesse antique
tant de fois cité à propos et sans propos :

« Quos vult perdere Jupiter dementat. »

Comment ne pas croire après une telle chute, que le malheureux auteur de ces belles découvertes s'est laissé prendre aux pièges tendus incessamment à notre humaine faiblesse par l'ennemi de tout bien. Quand on le voit mettre en circulation des idées subversives de toute religion positive comme elles le sont de toute morale, quand on le voit, hardiesse inexplicable, insinuer (car il ne formule pas lui-même cette étrange théorie, mais l'accepte sans discussion), insinuer que notre Lune, Mars, Vénus, Leverrier peut-être aussi, les trente-sept satellites du soleil enfin, sont habités par des hommes non-seulement semblables physiquement aux lecteurs passés, présents et futurs de la démonologie purifiée (rêverie dont la science démontre l'im-

possibilité), mais encore soumis comme nous à la nécessité de la Rédemption.

Il n'est nul besoin d'avoir pâli sur les ouvrages dont se compose la collection des Pères, pour comprendre où mène une pareille révélation.

Et cependant, incroyable assurance qui ne s'explique que par la conscience de la pureté d'intention, l'auteur de ces hérésies ne paraît pas se douter des risques que courrait l'orthodoxie si ses idées sur ce point comme sur quelques autres avaient des chances d'entrer dans le courant des croyances populaires.

A peine paraît-il avoir entrevu un des côtés dangereux de sa nouvelle doctrine, et il n'exprime qu'une crainte, celle de voir les hommes livrés au culte des intérêts matériels, user, abuser, mesurer de sa merveilleuse panacée, en l'employant à satisfaire plus commodément encore leurs passions déréglées.

Mais, objectera encore tout lecteur sensé, cette

considération seule ne devait-elle pas suffire pour engager un écrivain religieux à garder pour lui seul des secrets dont la divulgation, lui-même le reconnaît, produira plus de mal que de bien... A cela, M. Carion a répondu : Il s'est décidé à mettre le public dans la confidence de ses relations avec les esprits de l'air, parce qu'il y a vu un moyen de corroborer les preuves de l'immortalité de l'âme.. , il n'ose pas dire de la vérité des croyances religieuses. Que voulez-vous, l'Enfer est pavé de bonnes intentions.

Que l'auteur nous permette de le lui dire en terminant. Nous craignons fort qu'en cherchant à démontrer par des arguments à coup sûr inattendus, l'immortalité de notre âme dont personne ne doute, il n'ait réussi qu'à prouver une chose, l'immortalité de la sottise des hommes et leur crédulité incurable pour tout ce qui flatte leur vanité, la plus vivace des affections terrestres, celle que l'on caresse, que l'on nourrit de préférence dans notre faux système d'édu-

cation. Car cette tendance que nous avons tous à soulever le voile qui nous cache les mystérieux ressorts de la providence de Dieu, qu'est-ce autre chose qu'une des formes particulières que revêt notre orgueil, origine de la plupart de nos fautes, y compris peut-être celle qu'a commise le rédacteur des Lettres sur l'Evocation, en ressuscitant, sans à-propos aucun, des chimères mises depuis si longtemps au ban de la raison et condamnées formellement par l'Eglise.

Que si l'on nous reprochait de nous être mis fort inutilement en frais de dialectique pour battre en brèche un édifice d'illusions, qui a en lui trop de causes de ruine, pour ne pas s'écrouler de lui-même, nous répondrions encore une fois, ce serait là notre excuse, que le caractère bien connu de l'auteur semblait nous garantir la sincérité de ses convictions *spirituelles*.

Voilà ce qui nous a engagé à nous placer à son point de vue, à cette fin de lui soumettre nos doutes, sans autre prétention ni espoir que

de l'aider à lire dans sa propre conscience. Si la logique de la nature, au service des vérités reconnues, ne pouvait suffire pour le rappeler au bon sens, c'est qu'il l'aurait perdu par un contact trop répété avec les Esprits de l'air, juste châtiment de sa témérité à vouloir pénétrer les secrets de Dieu. Il ne nous resterait plus alors qu'à faire des vœux pour que l'un des agents surnaturels avec lesquels il commerce, celui, par exemple, dont il nous a dépeint l'humeur voyageuse, use de son initiative et lui rende, par pitié pour son innocence, le même service qu'obtint autrefois du duc Astolphe, le paladin Roland. Il ne lui en coûtera qu'une seconde ascension à la lune où, si l'on en croit l'auteur du Roland furieux, sont conservés, soigneusement étiquetés, dans des fioles bien closes, le sens de ceux qui l'ont perdu.

« Or, dit l'Arioste, les uns le perdent à aimer,
« *les autres en honneurs*, aucuns à courir la
« mer pour trouver richesses, les autres aux

« espérances des seigneuries, autres après les
« *magiques sottises*. Là se trouve en amas le
« sens des sophistes, des astrologues et des
« poètes. »

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

Premlère Soirée.

Comment le scepticisme de l'auteur fait place à la foi la plus complète, dans l'existence des phénomènes magneto-psychiques. — *Imp. II. Carion père, rue Richer, 20.* — Symptômes physiques et moraux, précurseurs de la venue des Esprits.—Entretien avec Visobut.—Révélations du Lutin —Etymologie de son nom —Il n'est pas Huron.—Nouvelles de Lusel, ou Oeuf-de-Rose.—Je suis là!!!—Laconisme des Esprits intermédiaires — Visobut rend témoignage sur lui-même. — Injustice des maîtres envers les écoliers.—Les Lutins, causes de tout désordre.

— Les habitants du Soleil, de la Lune et des autres planètes. Dogmes du péché originel et de la Rédemption — Disparition de Visobut. — Les lettres de change de *quarante sous*.

Deuxième Soirée.

Les Saints obéissent-ils à l'appel des pécheurs ? — L'Esprit Nabel. — Ni Théologie, ni Politique ! — Le système métrique. — Polisson ! — Encore Visobut. — Portrait peu flatté, mais assez ressemblant. — La Boussole et le Gouvernail. — Les Médecins et les Curés. — La Table Alphabétique. — Jeanne d'Arc. — Les grands noms et les petites spéculations. Questions du plus haut intérêt — Impossibilités. — Contradictions. — *Je ne sais pas* — Le Crayon magnétique. — Cagliostro, Mesmer, le comte de Saint-Germain, Berbiguier, etc. — Le Médailler des Illuminés.

Troisième Soirée.

Une ancienne connaissance. — Les Tables tournantes, frappantes, écrivantes. — Le Magnétisme

animal et le Magnétisme minéral — Rapports avec les Esprits par Intuition. — Substitution d'Esprits. — *Diogène et la céleste cadence.* — Les amusements des Damnés. — Discussion du *Rebus de Suresnes.* — La partialité dans le Purgatoire. — *L'Héloïse d'Abuytard.* — *Le Creuset de Cazotte.* — La Philosophie Hermétique dans le Purgatoire. — *La Rhubarbe et les Chaines Electriques.* — Le Pied-de-Table mélodium. — Mélodie huronne. — *Châteaubriand et son style.* — Specimen du style de Châteaubriand dans l'autre monde. — Son châtiment — *Prudence et discrétion.* — Le secret d'Arlequin. — Molière — Les *Etourdis.* — Lafontaine. — Voltaire!!!! Voltaire à l'Ecole. — Le don des Langues et l'ubiquité. — Suggestions de l'Esprit de parti. — La Physique amusante : procédé pour représenter une *trainée de lumière.* — Scholastique. — Holocauste de papier sale.

Quatrième Solréc.

Visobut conseiller en service extraordinaire.
— Perplexités. — Les foudres de l'Eglise. —

Rétractation. — Suppression d'édition. — Les sept in 32 du bibliotaphe de Vic-Fesenzac. — Gasconnade. — Galilée. — Les scrupules. — Similia similibus curantur. — La superstition ennemie de la religion. — Suppression du *commerce* des Esprits. — L'autographe de quatrième main. — Comment l'auteur s'est procuré les autographes de Voltaire et de J.-J. Rousseau. — Le douloureux sacrifice.

La Vérité sur l'Evocation des Esprits.

Autographe de Voltaire.

humaine ne verra plus ces
ces divisions toutes les imagina-
tions seraient dans un transport
presque continuel et il serait
impossible de les guerir -

Voltaire

Rétractation. — Suppression d'édition. — Les sept in 32 du bibliopathe de Vic-Fesenzac. — Gasconnade. — Galilée. — Les scrupules. — Similia similibus curantur. — La superstition ennemie de la religion. — Suppression du commerce des Esprits. — L'autographe de quatrième main. — Comment l'auteur s'est procuré les autographes de Voltaire et de J.-J. Rousseau. — Le douloureux sacrifice.

La Vérité sur l'Evocation des Esprits.

Autographe de Voltaire.

Les Français seuls se sont
servis du mot Esprits pour revenants
Le mot propre pour toutes les
nations doit être fantômes,
imagination, reverie, sottise,
Sriponnerie

Le fantôme existe pour celui
qui en a la perception. Si le don de
la raison accordé à la machine
humaine ne venait pas corriger
ces illusions toutes les imagina-
tions seraient dans un transport
presque continu et il serait
impossible de les guérir.

Voltaire

Autographe de Voltaire
si le don de la raison. —

Voltaire

Autographe de J.-J. Rousseau.

Le moyen d'être cru quand
on se vante de ne rien
savoir, en affirmant tant
de choses!

J. J. ROUSSEAU
Citoyen de Genève

